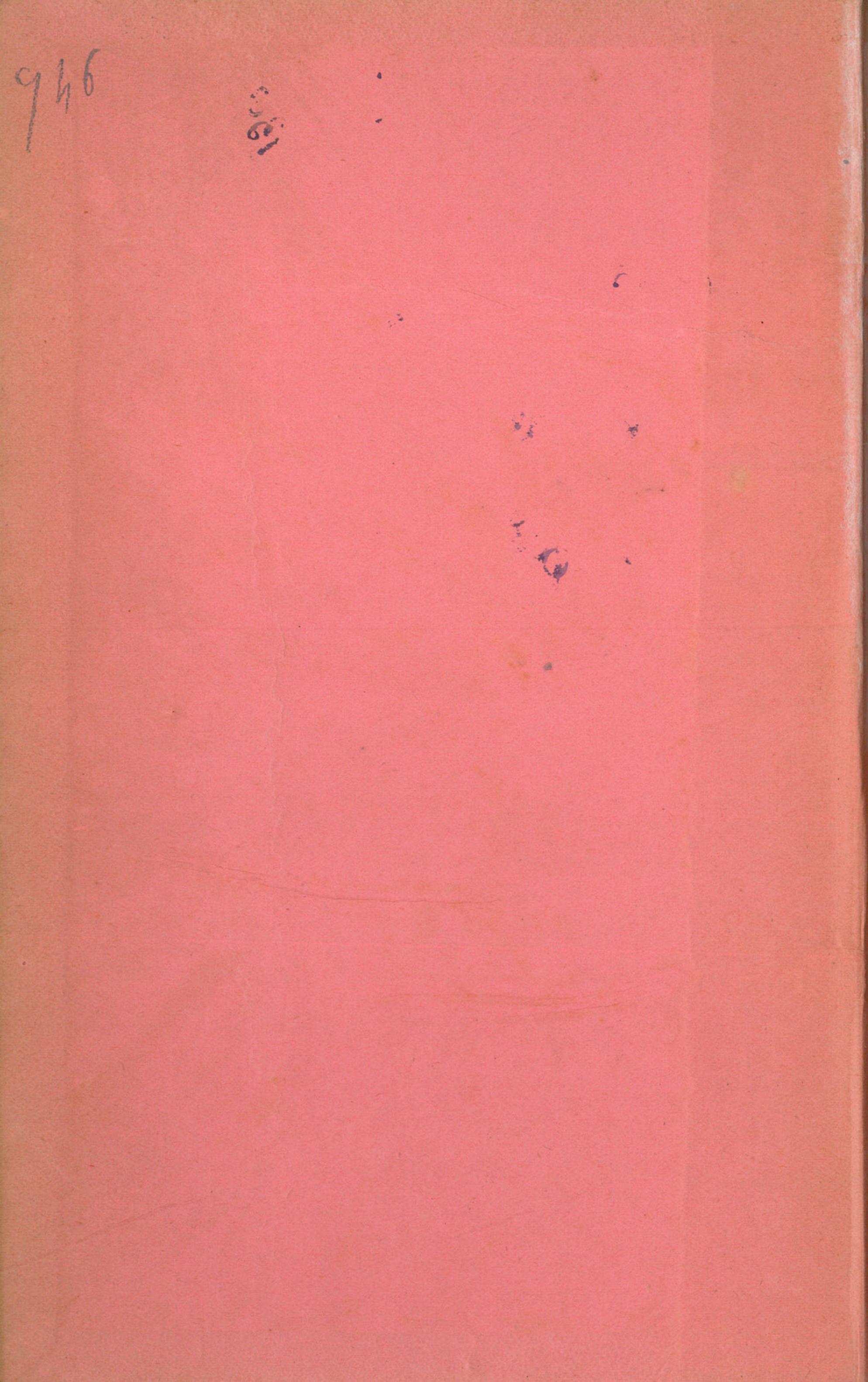


LIB  
MUSE  
MUSE

946

946



don

Fernand Pesson

---

12. 5. 1917.

in



ESQUISSE PSYCHOLOGIQUE  
DES  
PEUPLES EUROPÉENS

## DU MÊME AUTEUR

---

- La Philosophie de Platon.** 2<sup>e</sup> édition. 4 vol. in-18 (Hachette).  
Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et par l'Académie française  
(Prix Bordin). Chaque volume . . . . . 3 fr. 50
- La Philosophie de Socrate.** 2 vol. in-8<sup>o</sup> (Alcan).  
Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques (Prix  
V. Cousin) . . . . . 15 fr. »
- La Liberté et le Déterminisme.** 5<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-8<sup>o</sup> (Alcan). 7 fr. 50
- Tempérament et Caractère.** 3<sup>e</sup> édition.
- Le Mouvement idéaliste et la réaction contre la Science.** 2<sup>e</sup> édition . . . . . 7 fr. 50
- Le Mouvement positiviste et la Conception sociologique du monde.** 2<sup>e</sup> édition . . . . . 7 fr. 50
- Histoire générale de la Philosophie.** 9<sup>e</sup> éd., augmentée d'un chapitre sur la philosophie contemporaine. 1 vol. in-8<sup>o</sup>. (Delagrave.) 6 fr. »
- L'idée moderne du droit en France, en Angleterre et en Allemagne.** 4<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-18 (Hachette) . . . . . 3 fr. 50
- La Science sociale contemporaine.** 3<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-18 (Hachette) . . . . . 3 fr. 50
- La Propriété sociale et la Démocratie.** 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-18 (Hachette) . . . . . 3 fr. 50
- Critique des Systèmes de morale contemporains.** 5<sup>e</sup> édition, 1 vol in-8<sup>o</sup> (Alcan) . . . . . 7 fr. 50
- L'Avenir de la Métaphysique.** 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-8<sup>o</sup> (Alcan) 5 fr. »
- La Morale, l'Art et la Religion selon Guyau.** 3<sup>e</sup> édition très augmentée, avec portrait de Guyau. 1 vol. in-8<sup>o</sup> (Alcan) . . . . . 2 fr. 75
- L'Evolutionnisme des Idées-forces.** 3<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-8<sup>o</sup> (Alcan). . . . . 7 fr. 50
- Descartes.** 1 vol. in-18 (Hachette, *Collection des Grands écrivains français*) . . . . . 2 fr. »
- L'Enseignement au point de vue national.** 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-18 (Hachette) . . . . . 3 fr. 50
- La Psychologie des idées-forces.** 2<sup>e</sup> édition. 2 vol. in-8<sup>o</sup> (Alcan) 15 fr. »
- Les Études classiques et de démocratie.** 1 vol. in-18 (Colin) 3 fr. »
- Psychologie du Peuple français.** 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-18 (Alcan) 4 fr. 50
- La France au point de vue moral.** 2<sup>e</sup> édit. 1 vol. in-8<sup>o</sup> (Alcan). 7 fr. 50
- La Réforme de l'Enseignement par la philosophie.** 1 vol. in-18 (Colin). . . . . 3 fr. »
- Nietzsche et l'immoralisme.** 1 vol. in-8<sup>o</sup> (Alcan). . . . . 5 fr. »

### SOUS PRESSE :

**La Morale des Idées-forces.**

---

ESQUISSE PSYCHOLOGIQUE  
DES  
PEUPLES EUROPÉENS

PAR

ALFRED FOUILLÉE

---

*Deuxième édition*

---

PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET C<sup>ie</sup>  
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

---

1903

Tous droits réservés.



## PRÉFACE<sup>1</sup>

---

### POSSIBILITÉ ET DIFFICULTÉ D'UNE PSYCHOLOGIE DES PEUPLES

De nombreuses lectures, de nombreux voyages, de longs entretiens avec des hommes de nationalités diverses ne peuvent pas ne point laisser, dans l'esprit d'un philosophe préoccupé de psychologie et de sociologie, une impression plus ou moins exacte sur les traits caractéristiques des peuples européens. L'étude de leur formation ethnique et des éléments dont ils se composent, l'interprétation de leur histoire et l'examen de leurs littératures, surtout de leur religion et de leur philosophie, toutes ces données m'ont paru aboutir à quelques résultats très généraux, qui méritent peut-être l'attention. Il importe d'autant plus, en France, de ne pas négliger la psychologie des peuples, qu'un des traits de notre tempérament national est la propension à juger les autres d'après nous. Excellent moyen d'être dupes. « Il est aussi essentiel, a dit Bismarck, de connaître les caractères des peuples que de connaître leurs intérêts ». On sait comment le chancelier établit jadis ses calculs sur la psychologie du peuple français et sur celle du peuple

<sup>1</sup> Ce volume est la fin des études de psychologie appliquée que nous avons entreprises après avoir publié la psychologie des idées-forces et qui ont abouti à divers livres sur le tempérament et le caractère, sur la psychologie du peuple français, sur la France au point de vue moral. Nous avons l'intention de nous consacrer désormais aux problèmes moraux et sociaux, ainsi qu'aux grandes questions de la philosophie, avec la constante préoccupation de n'en négliger ni le côté spéculatif, ni le côté pratique.

allemand. Les écrivains étrangers remarquent que la France, sous le second Empire, grâce au despotisme et à la stagnation de la conscience publique, avait perdu le sentiment et de son vrai génie national et de ses vrais intérêts internationaux. Toute la politique impériale, depuis la guerre de Crimée jusqu'à celle d'Italie et à celle du Mexique, ne fut-elle pas une longue suite de contre-sens psychologiques et sociologiques? La France entière s'y associa, d'ailleurs, par ses illusions persistantes sur le caractère des divers peuples, sur les sentiments des étrangers à son égard, sur la domination que devaient exercer les idées françaises dans le monde entier. De là les faiblesses et les erreurs de notre diplomatie. L'Empire, pour n'en citer qu'un exemple, voulut changer l'Italie en grande puissance et s'en faire, par le lien de la gratitude, une « alliée utile et dévouée »; M. Thiers se montrait meilleur psychologue lorsqu'il disait : « Il serait inique de créer une puissance pour qu'elle fût éternellement notre dépendante. La fidélité de l'Italie aura tout juste la durée de sa faiblesse ». Que de fois et pendant combien d'années nous nous sommes nourris de visions sentimentales, de rêveries chevaleresques, d'utopies égalitaires et humanitaires, au lieu de nous demander à quelle nature d'hommes et de peuples nous avons affaire, ce que nous sommes réellement nous-mêmes et ce que sont les autres autour de nous! Mais les temps ont changé : le peuple français commence à avoir l'œil ouvert à la fois sur autrui et sur soi. Nous croirons être utile à notre pays si nous parvenons à faire comprendre combien les peuples qui nous entourent diffèrent du nôtre, — surtout nos voisins immédiats, Allemagne, Italie, Angleterre, et notre alliée lointaine, la Russie —; combien nous devons, dans notre vie internationale, tenir compte de ces différences, combien elles s'imposent à notre attention jusque dans notre vie nationale : c'est une utopie de croire que nous pouvons tout faire et tout oser comme si nous étions seuls ou même comme si nous étions « sans patrie ».

Le livre qu'on va lire n'est évidemment qu'une simple *esquisse* psychologique et sociologique. Mais, en un tel sujet, une esquisse est peut-être préférable à un portrait générique trop achevé, par cela même trop arbitraire et rempli de détails d'autant plus contestables qu'ils sont plus

nombreux et plus particuliers. Un peuple ne saurait entrer dans une formule précise et étroite : il la déborde nécessairement. Aussi, en ces matières, un certain art doit-il se mêler à la science ; le portrait moral d'un peuple, comme le portrait physique d'un individu, exige une part de divination d'après des données exactes. Le psychologue est obligé de se faire peintre, et, quand il s'agit de sujets aussi vastes que des personnalités collectives, il ne peut espérer produire, après un examen minutieux des faits, que de larges fresques, d'autant plus ressemblantes qu'elles laisseront maints détails dans une demi-ombre pour mettre en pleine lumière les traits essentiels des diverses physionomies.

L'étude psychologique et sociologique des peuples *euro-péens* est particulièrement difficile, parce que ceux-ci représentent le plus haut degré de complication sociale due à la vie civilisée. C'est une tâche ardue que de faire en eux la part du caractère naturel et celle des mœurs ou maximes de la vie collective. Cependant, le problème n'est pas aussi insoluble qu'il le semble d'abord. Le peuple français, par exemple, le peuple anglais, le peuple allemand, le peuple italien, le peuple russe, le peuple espagnol sont parmi ceux dont la physionomie sociale est le mieux déterminée. Le caractère naturel, en effet, tient au tempérament et à la constitution, qui eux-mêmes tiennent à la race et au milieu physique ; or, les traits des races composantes (comme nous l'avons déjà montré dans notre *Psychologie du Peuple français*) commencent à être connus : on peut dire, d'une façon très générale, en quoi se distinguent les constitutions physiques et même psychiques du Germain et du Celte, du Slave et de l'Ibère. D'autre part, les milieux ont été parfaitement étudiés, ainsi que leur influence sur le tempérament, puis, par voie de conséquence, sur l'humeur, sur le mode de sensibilité, d'imagination, d'activité. Enfin l'histoire des divers peuples est connue, ainsi que leur religion, leur littérature, leurs arts, leur état social. On peut donc fort bien déterminer le fond de leur caractère. C'est d'ailleurs plutôt la *constance* que l'*intensité* qui appartient aux qualités communes chez les individus d'un même peuple. Raison de plus pour rechercher surtout les grands traits constants de la physionomie et pour négliger les

détails, alors même que ces détails apparaissent chez certains hommes avec une intensité exceptionnelle.

Une des grandes difficultés, quand il s'agit de tracer le portrait psychologique d'une nation, c'est que, si on appartient soi-même à cette nation, on tend à faire involontairement le portrait de sa propre individualité. Si, au contraire, on parle d'une nation étrangère, on ne peut vraiment *sentir* comme elle sent, on est en grande partie un peintre infidèle. Cependant, il ne faut pas exagérer cette double difficulté inhérente à la tâche du psychologue. Oui, je me peins moi-même en peignant le Français, mais, comme je suis Français, j'ai dû retrouver en moi les grands traits fondamentaux de ma nation : ils seront donc dans mon portrait, si j'ai quelque intelligence comme psychologue ; seulement, ils y seront enveloppés d'un certain nombre de traits personnels, puisque je n'aurai pu abstraire entièrement mon individualité propre de ma nation propre. Le cas est le même que pour un peintre de portrait, qui se peint indirectement en peignant son modèle. Niera-t-on cependant qu'un peintre très personnel et très original puisse faire un tableau ressemblant ? La seule conclusion à tirer, c'est que le portrait des Français par un Français a besoin d'être contrôlé, complété par d'autres portraits. Il en est de même de tout travail de psychologie, d'histoire et même de science.

Reste la seconde difficulté. Si moi, Français, je fais le portrait de l'Anglais ou de l'Allemand, je ne pourrai jamais *sentir* comme sent un vrai Allemand ou un véritable Anglais, et la manière de sentir est précisément d'importance capitale. — Cela est vrai ; mais cet élément d'inexactitude partielle ne suffit pas pour taxer une esquisse psychologique de complète inexactitude. D'abord, nous autres modernes, nous pénétrons de plus en plus l'âme les uns des autres. Quand on a conversé longuement avec les étrangers, lu leurs ouvrages, on finit par entrevoir leur manière de sentir. Cela se vérifie surtout pour la littérature. Passez de Racine à Shakespeare ou à Goethe : si vous ne *sentez* pas d'une manière nouvelle, non racinienne, c'est que vous avez l'esprit et le cœur bien fermés. Lisez des romans anglais ou allemands, vous serez initié à des sentiments tout autres, comme à des mœurs tout

autres. Lisez enfin les portraits divers que les Anglais ou Allemands ont faits d'eux-mêmes, lisez aussi ceux qu'ils ont prétendu faire de la nation française ; si vous ne saisissez pas, dans le tableau de leurs nations respectives et dans les erreurs mêmes qu'ils commettent sur la nation française, des traits de caractère qui les révèlent, eux, qui ouvrent ainsi des perspectives sur l'âme anglaise ou allemande, c'est toujours que vous manquez d'esprit de finesse comme de savoir positif. Enfin, il y a dans la psychologie des nations un côté sociologique qui acquerra dans l'avenir une importance croissante, par la croissante réaction des changements sociaux sur les phénomènes psychologiques et moraux. Or, l'état sociologique d'un peuple, à un moment donné, est beaucoup plus saisissable que son état psychologique. Vous avez donc là des éléments *objectifs* de la plus haute importance.

Une dernière difficulté, c'est que les peuples, comme les individus, changent à travers le temps : ce qui était vrai de l'Allemand du xviii<sup>e</sup> siècle ne l'est plus autant de l'Allemand du xx<sup>e</sup> siècle. — Sans doute ; mais il faut simplement faire la part du développement historique dans le caractère psychologique et surtout sociologique. On a beau dire, le fond reste à peu près le même, parce qu'il tient surtout au tempérament et à la constitution cérébrale héréditaire. N'êtes-vous pas frappé de reconnaître encore le Français d'aujourd'hui chez le vieux Gaulois du temps de César ?

Gardons-nous donc à la fois et du dogmatisme et du scepticisme en fait de psychologie collective. Pour ma part, j'accepte d'avance toutes les contradictions qu'on opposera à mes appréciations : elles auront certainement leur part de vérité. En revanche, on voudra bien aussi reconnaître une part de vérité dans mes assertions. C'est par la fusion des jugements successifs et contraires que la psychologie des peuples fera des progrès. Je n'ai pas, encore une fois, la prétention de présenter mon essai comme un achèvement. Loin de là. Plus il provoquera de discussions et de corrections, plus je serai heureux. Je réponds d'avance à toutes les objections qu'on pourra me faire : — « Oui, vous avez raison, *jusqu'à un certain point*, jusqu'au point où, moi aussi, je commence à avoir raison. Et si je pouvais immédiatement ajouter votre point de vue au mien pour

en faire la synthèse, je le ferais. Mon unique ambition est d'apporter quelques éléments vrais, quoique incomplets. Je m'excuse aussi d'avance auprès des étrangers, si je ne les ai pas saisis de la même manière qu'ils se saisissent eux-mêmes : on a beau vouloir se mettre à *la place des autres*, on n'y peut réussir entièrement.

Je ne cherche d'ailleurs que la vérité pour tous et l'utilité pour mon pays, sans la croire opposée à l'utilité pour les autres nations. Je répète aux Français le mot de Socrate : — « Connais-toi toi-même », et j'ajoute : — Connais aussi les autres peuples, sans quoi tu seras leur dupe et leur proie. J'ai donc cru remplir une sorte de devoir à la fois philosophique et patriotique en livrant aux lecteurs le résultat de mes recherches sur les caractères étrangers. J'ose presque le dire, quelque imparfaites que soient les recherches de ce genre (dans la pénurie de travaux d'ensemble sur la psychologie des peuples), ce serait cependant aussi une sorte de devoir patriotique pour mes lecteurs que de lire mes observations, de les contrôler, de les contredire au besoin, en un mot, de s'instruire le plus possible sur les termes du grand problème national et international où sont contenues d'avance nos destinées. En France, nous avons tous, jusqu'ici, donné tant de preuves d'ignorance psychologique et de légèreté politique, qu'il est temps de nous imposer des études plus sérieuses, quelque longues et difficiles qu'elles soient.

En ce moment même, maints réformateurs ou agitateurs voudraient nous lancer soit dans des expériences sociales (ou anti-sociales!), soit dans des révolutions intérieures par voie de table rase, comme si nous étions entourés d'une muraille de Chine; nos voisins sont prêts à profiter de nos fautes, de nos discordes, de tout ce qui peut nous affaiblir. Tandis que les uns poussent le nationalisme et le « chauvinisme » jusqu'au ridicule, les autres nous prêchent le dédain de la « patrie », au profit de l'humanité collectiviste. On tourne les plus nobles idées en niaiseries politiques ou sociales, et, sous le prétexte que la brebis est moralement supérieure au loup, on nous engage à nous faire brebis et à nous laisser dévorer par les loups. On espère ainsi appliquer une philosophie soi-disant *humanitaire*, sans se soucier le moins du monde des nations voi-

sines, qui ont une philosophie anti-humanitaire, appuyée par de nombreux canons et par des masses toujours croissantes de soldats. Est-ce que nous ambitionnons le rôle de la Grèce ? Etre conquis par quelque Rome, avec la consolation de la conquérir à notre tour par nos « idées », qui ne seront peut-être appliquées que dans dix siècles ? *Græcia capta ferum victorem cepit!*... Les illuminés et les violents de la Révolution française s'imaginaient, eux aussi, que leurs « principes » et leur « droit » allaient immédiatement conquérir le monde ; or, le XIX<sup>e</sup> siècle tout entier fut une réaction contre ces principes et contre ce droit, une immense levée de boucliers contre cette France turbulente et sanglante qui avait guillotiné au nom de la fraternité et voulu asservir l'Europe au nom de la liberté<sup>1</sup>. Nous expions aujourd'hui nos ignorances et nos fautes. Efforçons-nous d'acquérir un sentiment plus exact et des vrais *droits* et des *faits* réels. Légiférons dans nos livres pour le trentième siècle, mais, en attendant, ne nous laissons pas dévorer ou ne nous dévorons pas nous-mêmes au vingtième !

Puisse cette esquisse, si incomplète, suffire cependant à montrer ce qu'il y avait de faux dans le fatalisme ethnique ou géographique naguère à la mode ; ce qu'il y a de vrai, au contraire, dans le point de vue psychologique et sociologique, dont l'importance est de plus en plus mise en lumière par les événements de l'histoire contemporaine ! Nous sommes loin de soutenir, avec Lazarus, que l'être des peuples ne repose sur aucun rapport extérieur et proprement naturel, — identité de races ou communauté de langue, régime des biens, etc. Mais nous soutenons que les rapports psychologiques et les dépendances sociales vont sans cesse croissant, qu'un peuple est avant tout un ensemble d'hommes qui se regardent comme un peuple. « Œuvre spirituelle de ceux qui la créent incessamment, l'essence d'une nation, dit Lazarus, est dans sa conscience et dans sa volonté. »

Sans vouloir méconnaître les défauts des divers pays, puisque je fais, autant qu'il est possible, œuvre de science psychologique et sociologique, je considérerai

<sup>1</sup> Voir la conclusion de notre livre sur *la France au point de vue moral*.

cependant comme une règle de justice d'insister surtout sur les qualités, qui sont l'essentiel et le fondamental. A l'égard du caractère des peuples aussi bien qu'à l'égard des œuvres individuelles, « la grande critique est celle des beautés plutôt que celle des défauts » ; et c'est aussi la plus difficile, car les qualités d'un peuple sont ordinairement bien plus profondes et plus secrètes que ses vices ou ses ridicules, qui sautent tout de suite aux yeux et se laissent seuls apercevoir des observateurs superficiels. Mieux on connaît les grands peuples, plus on trouve de raisons de les aimer. C'est l'avantage moral qu'on retire des études psychologiques et sociologiques appliquées aux divers membres de l'Humanité. On y apprend à la fois et la justice et la sympathie.

---

# INTRODUCTION

## BASES DE LA PSYCHOLOGIE DES PEUPLES

---

### I

#### LE VOULOIR-VIVRE COLLECTIF ET LES CARACTÈRES NATIONAUX

I. — Il est facile de reconnaître chez les peuples un *vouloir-vivre* collectif qui s'exprime sous des formes particulières, comme le *vouloir-vivre* individuel se projette dans l'organisme et dans les actions relatives au milieu extérieur. Il y a des *espèces* d'animaux et il est impossible de demander au bœuf ce que veut et fait le lion. Dans une même espèce il y a des *variétés*, et le chien de Terre-Neuve voudra ou fera ce que ne fait aucun boule-dogue. Comment donc les diverses variétés humaines seraient-elles identiques ? Comment les divers peuples qui, depuis des siècles, ont une vie à la fois propre et générale, des mœurs et règles collectives, des intérêts communs, des passions et idées communes, même langue, même climat, même position géographique, même histoire, comment ces peuples n'auraient-ils pas une complexion mentale différente, un type national auquel viennent se surajouter les variations individuelles ? Ne reconnaît-on pas un Anglais à sa physionomie physique ? Ne le reconnaîtrait-on pas encore mieux à sa physionomie morale ?

On sait qu'un savant anglais, Galton, au moyen de photographies superposées et fondues en une photographie unique, parvient à rendre visibles des types génériques. Réunissez ainsi en une seule image cent Anglais, ou cent

Français, ou cent Allemands, vous obtiendrez pour chaque nation des physionomies caractérisées par des traits reconnaissables. Plus il y aura de traits communs à toutes, plus la figure générique sera nette et distincte. Il en est de même au moral. Lorsque, par l'effet de l'hérédité, de l'éducation, de l'imitation mutuelle, de l'adaptation à un même milieu, un grand nombre de traits de caractère se sont généralisés dans un peuple, de manière à y produire l'homogénéité sur une grande étendue, le type moral devient lui-même riche en éléments déterminés ; il renferme une multiplicité considérable ramenée à une forte unité. Le type de l'Anglais et celui du Français nous en donnent des exemples frappants. L'Irlande et les hautes terres de l'Ecosse mises à part, un même caractère est aujourd'hui reconnaissable chez presque tous les Anglais ; c'est une des causes de leur force. Leur grande originalité individuelle ne les empêche pas d'avoir une étonnante communauté de sentiments, d'idées et de volonté. Chez nous, la fusion est également très complète ; mais, moins insulaires et plus ouverts au continent entier, nous offrons des types plus variés, tout comme notre climat offre des productions plus diverses ; nous pouvons être moins unis par nature, mais nous sommes très unis socialement.

Autre, d'ailleurs, est la nation, autre l'individu, à tel point que les qualités de l'un peuvent devenir défauts chez l'autre. Renan, dans une de ses boutades, disait qu'un individu qui aurait les défauts tenus chez les nations pour des qualités, qui se nourrirait de vaine gloire, qui serait à ce point jaloux, égoïste, querelleur, qui ne pourrait rien supporter sans dégainer, serait le plus intolérable des hommes. Mais, ajoutait-il, « toutes ces dissonances de détail disparaissent dans l'ensemble ».

Les deux peuples où les individus ressemblent le moins à la nation même, malgré tous les traits communs qu'ils ont avec elle, sont peut-être l'Espagne et l'Angleterre. En France, au contraire, individus et collectivité se ressemblent beaucoup, parce qu'il y a sans cesse rapprochement et fusion entre les deux termes : chaque individu vit d'une vie sociale intense et continue. L'individualisme moins exclusif laisse apercevoir chez chaque citoyen les

traits les plus généraux de la collectivité, et c'est là un des caractères que le sociologue doit avant tout reconnaître chez le peuple français.

## II

## ÉLÉMENTS ETHNIQUES DES CARACTÈRES NATIONAUX

On sait qu'Auguste Comte distinguait dans la sociologie la statique et la dynamique : ces deux parties se retrouvent dans la psychologie collective. Les éléments *statiques* du caractère national sont : 1° la race, sauf les variations introduites peu à peu par les divers croisements ; 2° le milieu physique, sauf les différences apportées par la civilisation dans ce milieu et qui le rendent de plus en plus approprié à la vie de la nation. Les éléments *dynamiques* du caractère national sont physiologiques ou sociologiques. Les premiers consistent dans la sélection des races ou variétés les mieux adaptées au milieu physique ou social, ce qui ne veut pas dire nécessairement les races les « meilleures ». L'élément dynamique est l'histoire du peuple, ses relations avec ses voisins, son développement interne sous le rapport intellectuel, esthétique et moral. Ce développement a lieu, très souvent, par le moyen des sélections sociales, soit en mieux, soit en pire.

Il faut donc distinguer chez les peuples le caractère inné et le caractère acquis. L'un est psycho-physiologique, l'autre est surtout psycho-sociologique.

Pour comprendre le caractère psycho-physiologique d'un peuple, le premier point est d'en déterminer les races composantes. Une race doit se définir l'ensemble des individus qui possèdent en commun un certain type héréditaire. Rappelons que l'anthropologie actuelle distingue, *grosso modo*, comme éléments principaux en Europe : l'*Homo Europæus*, dolichocéphale blond, l'*Homo Alpinus* brachycéphale brun, et l'*Homo Mediterraneus* dolichocéphale brun, moins nettement déterminé que les deux autres<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> L'indice céphalique est, comme on le sait, le quotient de la largeur maxima du crâne, multipliée par 100 et divisée par la longueur maxima du

Certains caractères physiques sont manifestement innés et différents chez les divers sujets dolichoïdes ou brachys, mais les caractères mentaux sont en grande partie acquis, grâce au milieu physique et surtout social, grâce au développement historique des diverses variétés humaines. Certains caractères mentaux doivent aussi exister en vertu du rapport entre le physique et le moral, mais nous ne pouvons que les conjecturer de loin. On comprend que la forme du crâne, par exemple, favorise tantôt l'énergie volontaire, comme chez les dolichocéphales blonds de l'Angleterre, tantôt le développement intellectuel, comme chez les brachycéphales bruns de la France, tantôt la violence des passions, comme chez les dolichocéphales bruns du midi. Mais on ne peut juger de ces choses que par leurs effets à travers l'histoire, qui est elle-même un vaste champ de conjectures.

Il est une doctrine anthroposociologique qui, faisant de la race le facteur dominant de l'histoire, attribue le grand rôle aux dolichoïdes et se lamente sur l'universelle montée des brachycéphales<sup>1</sup>. Sans méconnaître l'intérêt des statistiques mises en avant par les anthropologistes, nous tenons leurs premiers principes et leurs dernières conclusions pour problématiques. La dolichocéphalie, d'abord, peut-elle constituer une vraie « race », même en y ajoutant une taille haute, des cheveux blonds et des yeux bleus? C'est ce qui est contestable et contesté parmi les anthropologistes eux-mêmes. Nous sommes seulement en présence de sous-races ou variétés intéressantes. On nous donne d'ailleurs, pour seules caractéristiques de l'ordre mental, des descriptions qui se résument en ceci : — Les dolicho-blonds semblent avoir plus de volonté énergique et même violente, une humeur plus inquiète et plus entreprenante, peut-être une intelligence plus inventive. — Soit. Mais fonder tout un

crâne. Ce quotient varie sur le vivant entre 70 et 96 environ. Les auteurs ne sont pas d'accord sur la limite qui sépare la brachycéphalie de la dolichocéphalie. On appelle, dans la pratique, dolichocéphales les populations dont l'indice est inférieur à 80; brachycéphales, celles dont l'indice est supérieur à 85; mésaticéphales, celles dont l'indice est entre 80 et 85. H. Européus, c'est, a-t-on dit « l'Anglais idéal »; H. Alpinus, « le Turc ou l'Auvergnat »; H. Mediterraneus, « le Napolitain, l'Espagnol, surtout l'Andalou ».

<sup>1</sup> Nous avons examiné longuement cette théorie dans l'introduction de notre *Psychologie du peuple français*.

système historique et politique sur des données aussi peu précises, c'est s'aventurer beaucoup. Nous accordons que les dolicho-blonds paraissent en effet plus actifs et plus mobiles ; c'est ce qui semble expliquer leur attrait plus grand pour la vie urbaine et leur plus grande aptitude à s'y maintenir. Leur concentration progressive au sein des villes, dans les pays où ils se trouvent mêlés avec des hommes de race alpine, paraît être le résultat le mieux acquis par les statistiques de l'anthroposociologie. Encore le phénomène n'existe-t-il plus là où les dolichocéphales sont très communs, dans l'Italie du Sud et en Espagne, ce qui diminue beaucoup l'importance attribuée à la forme du crâne. La statistique, d'ailleurs, est pleine de merveilles. N'a-t-on pas lu naguère celle à laquelle se sont livrés les viticulteurs du Bordelais, pour savoir si la longévité est plus grande dans les pays à vins blancs et à vins rouges ? En faveur de ces derniers, les chiffres eurent une supériorité écrasante, — au moment même où les médecins nous faisaient l'éloge du vin blanc et, mieux encore, de l'eau. Qui interprétera ces chiffres ? Quel rôle n'y joue pas le hasard, ce Dieu tutélaire des statisticiens ? Considérez la forme du nez, et faites là-dessus des statistiques, vous arriverez sans doute à des résultats curieux. Considérez la forme des mentons, — ou les lignes de la main, — il en sera de même. Il faudrait aboutir à de très grands nombres et éliminer l'action de toutes les autres causes pour être sûr d'un résultat statistique déterminé.

Un des avantages des dolichocéphales, qui joue peut-être, selon nous, un rôle plus important que leur indice céphalique, c'est leur haute taille. Dans tous les temps, les hommes de grande taille se sont montrés entreprenants, conquérants, pleins de hardiesse et d'initiative. Il n'est pas étonnant que ces hommes, et surtout les dolichocéphales blonds, aiment à émigrer dans les villes, où leurs facultés d'entreprise trouvent mieux à s'exercer. Ce sont les plus ambitieux et les plus inquiets. Souvent aussi, ce sont ceux qui se laissent séduire à l'appât de gains plus élevés, de plaisirs plus nombreux et plus faciles. Il y a même, parmi eux, des paresseux qui croient qu'ils se tireront d'affaire sans grande peine.

— « Depuis les temps préhistoriques, dit-on, l'indice céphalique tend à augmenter constamment et partout. »  
 — Ainsi, tandis que tout le reste fait des progrès, que la civilisation avance, que la science multiplie ses découvertes, que l'humanité accomplit mille prodiges, cette même humanité se détériorerait sous le rapport du crâne et perdrait sa qualité la plus précieuse, la dolichocéphalie ! Il est difficile de prendre au tragique un phénomène aussi « universel » et qui, précisément, coïncide avec le développement universel des intelligences.

D'autres anthropologistes, comme M. Manœuvrier, ont justement contesté les résultats des observations et statistiques en l'honneur des dolichoïdes. Concluons donc que, sans méconnaître l'importance de certains caractères physiques au point de vue de l'anthropologie et de la distinction entre les variétés humaines, il est impossible de leur accorder l'importance morale et sociale que leur prêtent les « anthroposociologistes ». Acceptons les données de ces derniers comme indications de sous-races, acceptons même certaines caractéristiques psychologiques qui semblent vérifiées par l'histoire de ces sous-races ; mais ne changeons point une question secondaire de tempérament en une question de valeur morale absolue et définitive. Nous sommes en présence de relations curieuses, imparfaitement établies encore et dont l'interprétation est difficile ; on n'a pas le droit d'en tirer des conséquences pessimistes ou optimistes pour l'avenir de la civilisation.

Selon nous, la vraie raison pour laquelle la composition ethnique d'un peuple a une valeur sociologique, c'est que les effets sociaux diffèrent nécessairement selon le nombre et la proportion des éléments mélangés. En France, ce qui frappe d'abord le sociologue, c'est l'extrême *complexité* et l'extrême *mélange* des races. Comparez la France, par exemple, à l'Angleterre et à l'Espagne, les deux pays où les races semblent les plus pures. En Angleterre, malgré les noms divers des peuples composants, c'est la variété dolichocéphale blonde à haute taille qui est nettement dominante et qui imprime sa marque à l'ensemble. L'Angleterre est un des peuples où l'indice céphalique offre le plus de constance relative. De même, en Espagne, la

race est extrêmement uniforme ; là encore se trouve une race dolichocéphale, mais c'est la brune, à petite taille, la race méditerranéenne. Cette uniformité *relative* de race donne, soit au peuple anglais, soit au peuple espagnol, une physionomie tout à fait tranchée. En France, au contraire, vous avez une mixture bien moins unifiée de races diverses, dont les éléments peuvent néanmoins se ramener à trois principaux : Celtes brachycéphales bruns, Germains ou Scandinaves dolichocéphales blonds, enfin Méditerranéens dolichocéphales bruns. En outre, il y a chez nous une grande diversité selon les provinces : impossible de prendre un Breton ou un Normand pour un Provençal, un Languedocien ou un Gascon pour un Lorrain, un Picard pour un Auvergnat.

On peut donc admettre que la race ou le mélange des races *conditionne* le développement social d'un peuple, c'est-à-dire lui assigne un certain champ plus ou moins étendu avec des limites plus ou moins étroites ; mais il est faux que la race *détermine* ce développement. Il en est de la constitution ethnique pour un peuple comme de la constitution physiologique et cérébrale pour l'individu. Chaque homme naît avec des facultés naturelles plus ou moins grandes ; s'il est peu intelligent, aucun travail ne le rendra capable de dépasser certaines limites qui lui sont assignées par sa nature propre. De même, si un individu appartient à une race humaine manifestement inférieure ou dégénérée, il restera encore susceptible d'une certaine éducation, mais la conformation native de son cerveau lui interdira tout développement qui dépasserait certaines limites.

Les races européennes sont très proches parentes, toutes capables du plus haut développement intellectuel et social ; de plus, leurs proportions relatives dans les mélanges nationaux ne vont pas jusqu'à produire des différences considérables de composition ethnique ; on ne peut donc considérer aucun des grands peuples européens comme frappé d'une incapacité native, ni lui dire d'avance : *Tu n'iras pas plus loin.*

## III

ÉLÉMENTS SOCIOLOGIQUES DES CARACTÈRES NATIONAUX.  
LEUR IMPORTANCE CROISSANTE

En l'absence de conditions sûrement déterminantes qui tiendraient à la constitution physiologique, nous devons considérer surtout, dans ce livre, les vrais et actifs ressorts de l'évolution des peuples, qui consistent dans les causes psychologiques et sociologiques. Si le climat ne peut rien sans la race, si la race peut beaucoup, malgré le climat, lorsque ce dernier n'offre pas des obstacles physiques insurmontables, ce sont surtout les hommes mêmes, réunis en société, qui peuvent presque tout les uns sur les autres. Ceux-ci inventent, ceux-là imitent, les uns s'attachent à la tradition, d'autres cherchent à faire le contraire de leurs prédécesseurs. Les divers esprits, avec leurs diverses œuvres, agissent ainsi les uns sur les autres et s'enchaînent par une sorte de filiation spirituelle. Tous les éléments de race, de climat, de milieu physique et de tempérament, ne représentent donc, comme nous l'avons dit, que la partie statique du caractère, celle qui subsiste sous les acquisitions de la vie sociale et civilisée; mais, chez les peuples modernes, — notamment en France, où la vie sociale est si développée, — les acquisitions et éléments dynamiques acquièrent une importance toujours croissante.

Il n'y a du reste nulle part, sur la terre, de peuples proprement incultes et à l'état de nature (Naturvölker). La sauvagerie est déjà un premier degré de civilisation; tout groupe est une société, et il n'y a point de société sans certains phénomènes sociologiques qui constituent précisément son degré de civilisation. Les peuples les plus voisins de la nature aux yeux d'un Rousseau sont précisément ceux qui ont l'organisation sociale la plus rigide, la plus inflexible, la plus esclave des traditions<sup>1</sup>. La différence des peuples primitifs et

<sup>1</sup> Voir sur ce point l'*Année sociologique* (4<sup>e</sup> année), p. 141.

des peuples civilisés est d'ailleurs bien connue. Les premiers se ressemblent tous par certains traits fondamentaux. Rappelons que, d'une manière générale, la vie instinctive domine chez le barbare, aux dépens de la vie réfléchie, qui ne peut être chez lui très développée : d'où les impulsions violentes, mais peu durables, au gré de passions elles-mêmes mobiles, qui ressemblent à une succession de crises ; de là encore l'absence de prévoyance et de prudence, le gaspillage des forces et des produits, une intelligence toute associative, une imagination toute mythologique, une religion toute superstitieuse, une morale toute extérieure. Les peuples se ressemblent d'autant plus entre eux qu'ils sont plus primitifs. Au contraire, la civilisation, avec la conscience de soi et le développement social qu'elle entraîne, produit de nombreuses différences, en même temps, d'ailleurs, que de nouvelles ressemblances. Comme l'observateur se trouve là devant la pleine lumière et que les causes intellectuelles, morales, sociales, deviennent prédominantes, il peut arriver à se faire une idée distincte des physionomies nationales.

Certains sociologues, par une réaction exagérée contre les ethnologistes, ont prétendu que la terre, le climat, le sol et la race sont sans aucune importance, que la valeur d'un peuple est fonction de sa seule population. Nouvelle thèse non moins excessive que les précédentes. La population ; vaut elle-même : 1° par ses éléments, où la race joue un rôle, il n'est pas indifférent d'avoir affaire à un million de blancs ou à un million de nègres, à un million d'Anglais ou à un million de Turcs ; 2° par sa densité ; 3° par son homogénéité, etc. Elle vaut enfin et surtout par sa culture intellectuelle, morale, religieuse. M. Coste, dans son livre sur l'*Expérience des peuples*, considère trois données : 1° la population de la capitale ; 2° celle des grandes villes ; 3° celle de l'ensemble, comprenant les villes de moins de 50,000 âmes et les campagnes. La perfection de l'organisation sociale, ou *socialité*, selon le même auteur, serait en raison du développement des grandes villes et de la capitale, lieux de contact et d'unification sociale ainsi que de progrès social. La *puissance* serait aussi une fonction de ces trois éléments ; si la puissance de la France est représentée par 100, celle

de l'Angleterre est 155, celle de l'Allemagne 121. — Ces chiffres peuvent être intéressants, mais produisent un mirage trompeur. Puissance et socialité sont des termes mal définis. Il y a trop d'éléments divers dans la puissance matérielle, intellectuelle, morale et sociale d'une nation pour qu'on puisse ainsi la formuler en chiffres.

La population, d'ailleurs, n'est encore qu'un phénomène de *quantité*, trop matériel et trop extérieur. Il y a des forces psycho-sociales plus profondes qui agissent pour façonner les peuples : la sympathie ou communauté sensitive, l'accord des intelligences, qui a lieu surtout par la raison, enfin l'accord des volontés, qui produit l'action en commun ou synergie. Nous aurons à constater l'action de ces forces dans les divers caractères nationaux. Nous y examinerons aussi l'action des principales *lois* sociologiques, qui sont celles d'imitation, d'invention, de compétition et de coopération. Ces lois sont elles-mêmes liées aux grandes *fins* de la société : liberté sociale, égalité sociale, fraternité ou solidarité sociale. Enfin, il existe des *formes* sociales résultant du *volume*, de la *densité*, de la *différentiation* et de l'*unification* des sociétés ; nous aurons à rechercher l'influence de ces formes mêmes sur le fond du caractère social qui s'est développé dans chaque pays.

Il résulte des considérations qui précèdent que la psychologie des peuples doit étudier leur caractère surtout au point de vue sociologique, c'est-à-dire en tant qu'il est formé, chez chacun et chez tous, par l'action et la réaction des uns sur les autres. Cette réciprocité d'action et de causation est, en effet, ce qui constitue l'objet même de la sociologie. Le caractère sociologique d'un peuple est un résultat de sa vie en commun prolongée pendant des siècles. Tandis qu'une simple foule est un « être provisoire », qui pourtant offre déjà des traits psychologiques dus à l'action mutuelle, une nation est un être durable, que tous les individus contribuent à former. Ils y contribuent d'autant mieux qu'ils agissent davantage, d'une manière plus puissante, plus étendue dans l'espace, plus longue dans la durée<sup>1</sup>. Il y a des idées et des sentiments qui viennent aux

<sup>1</sup> Voir *Psychologie du peuple français*, introduction.

individus de la nation et *par* la nation; il y a aussi des qualités de caractère qui leur viennent encore de la nation et par la nation. L'individu ne peut être compris qu'en tant que membre d'un *système de volontés* dont les relations mutuelles constituent, selon Hegel, l'*essence intelligible* de chacun. Un Français, par exemple, ne devient intelligible qu'en tant que membre du système de sensibilités et de volontés qui constitue la nation française et qui fait de lui, non plus seulement un homme en général, mais un Français. De là dérivent vraiment, non pas des *races*, mais les *types* nationaux : le type français, sociologiquement considéré, n'est pas plus le type italien ou espagnol qu'il n'est le type anglais ou allemand, quelles que soient les races composantes. En un mot, chaque peuple enveloppe ce que nous avons appelé ailleurs un « déterminisme sociologique », c'est-à-dire un ensemble de sentiments et d'idées produit par l'action des sentiments de tous sur chacun et des sentiments de chacun sur tous. C'est ce déterminisme sociologique qui le caractérise et le définit. Il en résulte, selon nous, un système d'*idées-forces collectives* qui, en dernière analyse, constitue la *conscience nationale*, l'âme d'un peuple. De plus, nous avons posé en loi la prédominance progressive des facteurs psychologiques et sociologiques à travers l'histoire <sup>1</sup>. Cette loi importante, que nous avons déjà vérifiée par l'étude du peuple français, le sera de nouveau dans ce livre par celle des autres peuples européens : chez les diverses nations nous verrons dominer de plus en plus la vie de la pensée. Nous ne pourrions, évidemment, que donner sur tous ces points de simples indications, tant les problèmes soulevés par la psychologie collective sont nombreux et complexes; mais, n'eussions-nous fait qu'inspirer au lecteur de la défiance pour les jugements superficiels qui remplissent livres et journaux, nous estimerions n'avoir pas perdu notre peine.

<sup>1</sup> Voir *la Psychologie du peuple français*, introduction.

---



ESQUISSE PSYCHOLOGIQUE  
DES  
PEUPLES EUROPÉENS

---

LIVRE PREMIER

LE PEUPLE GREC

---

CHAPITRE PREMIER

LA GRÈCE ANTIQUE

Les découvertes récentes de l'archéologie et de l'ethnographie ont modifié, sur des points importants, les anciennes idées relatives à la Grèce. Quelles furent les origines et la nature de l'esprit hellénique, tel qu'il s'est révélé dans les arts, les sciences, la philosophie et la religion ? Les Grecs de nos jours sont-ils les descendants des contemporains de Léonidas et de Miltiade ? Et si cette filiation est contestée, sont-ils néanmoins les héritiers, pour une notable part, des qualités et des défauts de leurs devanciers ? Quoi qu'en ait pu dire un jour Ernest Renan, rêvant sur l'Acropole, il n'y a point eu de « miracle grec » : dans l'histoire des peuples, une fois qu'on a fait la part des races, des milieux, des individualités, tout s'explique par des lois de psychologie et de sociologie qui sont toujours en action ; et c'est pourquoi la bonne ou la mauvaise fortune des uns a toujours pu servir de leçon aux autres.

I

LA GRÈCE AU POINT DE VUE DES RACES ET DU CLIMAT

I. — Les destinées de la Grèce, ont eu, selon nous, deux causes principales ; l'une est l'heureux mélange de deux

races supérieures, l'autre est la position privilégiée de la Grèce en un point où devaient forcément se rencontrer et se mélanger les civilisations européenne, asiatique et égyptienne, si bien que la Grèce, l'Archipel et la côte d'Asie Mineure ont profité de l'effort intellectuel déjà accumulé par d'autres races. Quant au beau ciel de la Grèce, il n'a pas nui sans doute, mais la mer et les îles ont exercé la principale influence, grâce aux communications qu'elles permirent entre les esprits les plus affinés du temps.

Sans accorder à la race une action aussi omnipotente qu'il était de mode à l'époque de Taine et de Renan, il est cependant incontestable que, dans l'antiquité, la race expliquait pour une forte part les traits dominants du caractère national. Mais ceux qui parlent du « génie de la race grecque » oublient que celle-ci n'est pas une. On a beaucoup discuté sur les plus anciens habitants de la Grèce, les Pélasges, terme vague qui peut désigner diverses couches. Eissner, Reinisch, Beeck ont cru que les Pélasges étaient un croisement de sang blanc et de sang noir; Donaldson y voit les *sombres Asiatiques* (πέλος, noir). Il semble probable que la plus ancienne couche appartenait, sauf les mélanges de blonds, à la première des trois grandes races qui ont peuplé l'Europe, à la race « méditerranéenne » brune, dont nous savons que le crâne est allongé, les cheveux et les yeux noirs, la taille moyenne; race énergique et vive, aux passions ardentes et concentrées, très intelligente, d'une volonté patiente et opiniâtre. D'après la tradition grecque, les murs de Tirynthe et de Mycènes, ainsi que la fameuse porte des Lions, furent construits par des Cyclopes ou Pélasges; il y avait aussi, d'après l'*Odyssée*, des Cyclopes en Sicile; enfin, on sait qu'il existe en Italie des constructions cyclopéennes, probablement antérieures à celles de Grèce. Les vrais Pélasges étaient sans doute de ces Méditerranéens qu'on appelle en Italie Etrusques, Sardes et Siciliens; en Grèce, Minyens, Lélèges et Cariens; ils appartenaient à l'antique race qui a couvert jadis une grande partie de l'Europe: Ibères, vieux Ligures, etc., et qui, en France, se nomme race de Cro-Magnon.

Le principal résultat des découvertes qui se sont succédé depuis un demi-siècle, c'est d'avoir dissipé le « mirage oriental »; on n'admet plus aujourd'hui la prétendue ori-

gine asiatique de la première civilisation gréco-italienne. Les vases et poteries trouvés par Schliemann près de l'ancienne Troie, à Tirynthe, à Mycènes, révèlent une première période antérieure à l'influence phénicienne, une seconde où se reconnaît l'influence orientale, une troisième où le génie grec s'affranchit. C'est précisément dans cette dernière période, qui est l'âge héroïque, que les Hellènes venus du Nord entrent en scène. L'Orient sémitique ou kouschite n'a eu aucune influence, à l'époque de la pierre polie ou au début de l'ère des métaux, sur l'Europe centrale, septentrionale et occidentale. C'est à une époque postérieure, celle du commerce maritime des Phéniciens (à partir du XIII<sup>e</sup> siècle environ avant Jésus-Christ), que la civilisation occidentale subit l'influence de l'Asie. Les fouilles de Troie, de Chypre, de Mycènes, de Tirynthe, de la Basse-Egypte nous ont livré de merveilleux documents qui ont bouleversé tout le système des partisans de l'Orient. Ces découvertes ont montré que les prétendus « barbares » d'Europe, du moins ceux du Sud, au moment où ils entrèrent en contact avec l'Orient, avaient déjà un long passé de civilisation. Les divers peuples méditerranéens, au XV<sup>e</sup> siècle et auparavant, avaient une même culture intellectuelle, comme ils étaient sans doute d'une même race « dolicho-brune ». Leur civilisation, déjà remarquable, n'avait rien de babylonien, ni d'égyptien, ni de syrien. Les représentations grossières d'idoles féminines, relevées sur les monuments mégalithiques et les parois des grottes funéraires à Uzès, à Bourg, à Blaye, ont leurs équivalents exacts dans la céramique de Troie et de Chypre ; on retrouve les mêmes types, à une époque postérieure, en Bavière, dans la Prusse occidentale, en Galicie, en Russie<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Quatrefages, *Histoire des races humaines*, t. I, p. 282. Reinach, *le Mirage oriental*, p. 55. Les dolmens de l'Allemagne du Nord, formés de blocs erratiques, sont les plus anciens que l'on connaisse. Ceux de l'Inde et de l'Afrique du Nord sont bien plus récents. Dans les pays favorisés qui se civilisèrent de bonne heure, comme l'Italie et la Grèce, on ne trouve pas de dolmens proprement dits, mais ces constructions en gros blocs, dites cyclopéennes, qui témoignent déjà d'un très grand progrès dans l'art de bâtir. On crut d'abord que l'étain venait de l'Inde ; c'est, au contraire, le mot sanscrit *Kastira* qui vient du grec *κασσίτερος*, et des textes grecs montrent que l'Inde, prétendue patrie du bronze, recevait son étain d'Alexandrie au III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ.

Les épées de bronze découvertes à Mycènes sont à soie, dit M. Reinach,

Il faut donc admettre pour première base, en Grèce comme dans les contrées voisines, une civilisation néolithique primitive qui, de l'Europe centrale ou même de l'Europe du Nord, « rayonna en éventail vers la Méditerranée ». En Espagne, dans l'Italie même, soustraite au contact de l'Égypte et du monde sémitique, elle resta stationnaire, s'endormit dans une sorte de médiocrité. En Grèce, au contraire, sur toutes les côtes égéennes, la rivalité et le contact des diverses civilisations produisit la vie, le mouvement, le progrès.

Mais la race à laquelle la Grèce dut principalement son essor fut celle des Hellènes. Cette seconde couche ne venait pas davantage de l'Orient. Elle était descendue de la Scythie par le Danube et le rivage de l'Adriatique, vers le xvi<sup>e</sup> siècle avant notre ère : elle était donc, par rapport à l'autre, « hyperboréenne », selon l'expression des Grecs eux-mêmes. Elle faisait partie probablement de la race blonde à crâne allongé et aux yeux bleus. Abusivement appelée aryenne du nom d'une de ses tribus émigrées en Asie, cette race se rattache par le squelette aux races quaternaires et néolithiques de l'Europe occidentale et, selon l'opinion aujourd'hui en faveur, son berceau doit être cherché non en Asie, mais en Europe<sup>1</sup>. Il s'est produit à diverses époques

ont souvent des pommeaux d'albâtre et des ornements en or ; la majorité des épées du bassin du Rhône et de la France entière sont de ce type à soie, avec pommeaux en bois, en corne ou en or. Les poignards à soie et les haches plates trouvées à Troie et dans l'île de Chypre sont identiques aux plus anciens poignards et haches de la Sicile, de l'Italie, de la France, surtout du bassin du Rhône. Une même industrie du bronze a donc existé et a rayonné dans tout le bassin de la Méditerranée.

Si l'ancienne théorie était vraie, l'île de Chypre, fertile et riche en métaux, très voisine de l'Égypte et de la Syrie, devrait offrir aux archéologues une couche inférieure de civilisation tout orientale, à laquelle se serait superposée plus tard une couche hellénique. Les fouilles récentes de M. Ohnefalsch-Richter ont prouvé, au contraire, qu'à Chypre comme sur beaucoup d'autres points, c'est la civilisation égéenne ou méditerranéenne, analogue à celle de Troie, qui est primitive ; puis vient une couche orientale, et enfin une couche répondant à la Grèce historique.

<sup>1</sup> La langue grecque, d'après les recherches les plus récentes, ne vient nullement du sanscrit. Ce dernier, avec les langues de l'Inde, est plus éloigné de la langue aryenne primitive, à plusieurs égards, que les langues européennes, notamment le lithuanien, le grec, le vieux latin ; et la langue mère a dû être européenne, non asiatique. (Sayce, *Principes de philosophie comparée*, p. 13. Paris, 1884.) L'écriture indienne, qu'on croyait si antique, dérive des alphabets grecs et araméens : elle est postérieure à Alexandre le Grand. Les *Védas*, où l'on avait voulu voir la « première effusion lyrique

une série d'invasions d'hommes du Nord n'ayant rien d'asiatique. La Gaule fut un des premiers pays conquis par ces septentrionaux, les vrais Gaulois ou Galates, qui de là passèrent en Italie et en Espagne. D'après la philologie, les invasions vers l'Orient seraient postérieures. Trouvant la voie du Sud fermée par le premier essaim qui s'y était déjà établi, les hommes du Nord auraient cherché une issue par l'est de la Baltique et se seraient mêlés aux Pélasges de Grèce, plus tard aux Perses et aux Indiens. Quant aux Germains proprement dits, aux Belges et aux Normands, ils représentent un troisième groupe d'émigrations ultérieures, toujours de la même race. En Grèce, toutes les légendes s'accordent à présenter les Hellènes, Ioniens, Achéens, comme des aristocraties venues du Nord et superposées aux Pélasges de la côte orientale. Ils avaient été précédés, dans l'Attique même, de 400 à 500 ans, par les Thraces, leurs congénères et « dolicho-blonds » comme eux. Les Thraces blonds à crâne allongé s'étaient établis en Boétie sous l'Hélicon, sur le mont du Parnasse, dans la Thessalie, au pied du mont Olympe, dans la Piérie. Des légendes ont représenté les Thraces comme les auteurs de la culture hellénique ; elles furent répandues du vi<sup>e</sup> au v<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ par les sectateurs des religions mystiques d'origine thrace, du culte Dionysos et de Déméter ; aussi a-t-on contesté la valeur de ces traditions ; pourtant, si on les rapproche des autres traditions concernant la venue des Hellènes et des données relatives à leur type ethnique, on est porté à croire que Thraces et Hellènes étaient sem-

de l'humanité », ne sont des chants ni primitifs ni naïfs ; ce sont des œuvres savantes postérieures à l'an 1000 avant notre ère et mis par écrit vers le III<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ. (Bergaigne, *la Religion védique*. 3 vol., 1878-1883.) De même pour l'*Avesta* ; selon M. James Darmesteter, cette littérature est postérieure non seulement à Alexandre le Grand, mais à la renaissance de l'Empire persan sous les Sassanides, c'est-à-dire trois siècles après Jésus-Christ. (Halévy, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1884, p. 214.)

On a montré aussi que l'origine asiatique de nos espèces domestiques est un pur mythe. Si les Asiatiques, d'ailleurs, avaient introduit des animaux domestiques en Europe, ils n'auraient pas manqué d'y importer des chameaux et surtout des ânes, qui font précisément défaut dans tous les gisements de l'âge de la pierre. (A. Otto, *Zur Geschichte der aeltesten Hausthiere*. Breslau, 1890.) Rien ne prouve non plus que le blé vienne de Mésopotamie. En un mot, tous les arguments en faveur des origines orientales sont aujourd'hui contestés.

blables aux anciens Galates ou Kymris par leur aspect, par leur caractère, par leur race.

Les Gaulois des monuments gréco-romains ont le même costume et le même air que les Daces, les Scythes et les Thraces des monuments grecs. On sait que les « Achéens » conquérants des temps héroïques, d'après les peintures égyptiennes et d'après les poèmes d'Homère, étaient des hommes de haute taille à longue chevelure blonde. Si les blonds paraissaient aux Grecs d'essence supérieure, c'est que l'aristocratie était généralement blonde et que, de plus, ce peuple artiste crut reconnaître dans le teint rosé, dans l'azur des yeux et l'or des cheveux, une plus grande délicatesse de coloris, quelque chose de plus floral en quelque sorte, que dans l'uniformité relative des cheveux noirs, des yeux noirs et des teints bruns. On a prétendu que les épithètes homériques qui représentent les Grecs blonds peuvent s'expliquer par une prédilection pour une nuance moins commune. Mais, quoique le gros des Grecs fût resté probablement brun, il y en avait bon nombre du type blond, et d'où ceux-là seraient-ils venus s'il n'y avait eu en Grèce que des Méditerranéens dolicho-bruns ? N'oublions pas que le physionomiste Philémon représente les Grecs de race antique et noble comme blonds aux yeux bleus, à la peau blanche et de haute taille, *μεγάλοι, εὐρύτεροι, ὄρθιοι, εὐπαγεῖς, λευκότεροι τὴν κρόαν, ξανθοί*. Chacun sait aussi que « le type grec » implique un front assez proéminent et élevé, de grands yeux, des sourcils très arqués, une bouche petite et bien dessinée ; notons aussi un nez droit sans dépression à sa racine, point capital pour les anthropologistes ; or, ce sont là les caractères de la race dolichocéphale blonde, qu'elle soit scandinave, galate ou germanique. Impossible de croire que cette race énergique, essentiellement aventureuse et batailleuse, qui occupait déjà la Thrace, n'ait pas fait d'incursions en Grèce ; elle seule peut y avoir importé les nombreux éléments blonds de l'âge héroïque. Plus tard, la majorité peut-être des personnages de l'histoire semble être revenue au type brun à crâne long, sans doute pélasgique ; mais ce fait n'a rien d'étonnant. Les blonds étaient des conquérants, qui se sont assez vite mêlés à la race antérieure, et on sait que la tendance des blonds est toujours d'aller en diminuant au milieu d'une population brune.

Les Pélasges restèrent isolés et presque sans mélange dans l'Arcadie, pays montueux séparé de tout le reste, au milieu du Péloponèse. Les Arcadiens, Auvergnats de Morée, furent toujours en arrière et ne prirent qu'une très faible part aux progrès de la civilisation hellénique. Les Pélasges d'Athènes, au contraire, mêlés aux Hellènes blonds, en contact avec la mer et, par la mer, avec le monde connu, développèrent toutes les qualités de deux races supérieures.

Les sémites de Phénicie étaient, au fond, des Méditerranéens comme les Pélasges, mais avec une constitution cérébrale différente sur plusieurs points importants, avec une langue d'une autre famille, des mœurs très opposées, un génie plus dur et plus cruel, une religion plus fanatique et plus fermée. Navigateurs et commerçants plutôt que colons, ces sémites apportèrent aux peuples des rivages grecs les éléments d'une civilisation plus avancée, telle qu'elle existait dans la Chaldée, la Syrie et l'Égypte. Danaüs débarque avec ses Phéniciens dans le golfe d'Argos vers le xv<sup>e</sup> siècle ; Cadmus s'installe à Thèbes vers la fin du xiv<sup>e</sup> siècle.

C'est dans la période héroïque, où les Hellènes venus du nord entrent en scène, que le génie grec s'affranchit de l'influence orientale et phénicienne. A la tête des vieux Pélasges, les Hellènes luttent contre les Sémites étrangers, pour lesquels ils avaient une antipathie profonde, jusqu'à ce qu'ils aient réussi à les éliminer entièrement. L'expédition des sept chefs contre Thèbes représente le mouvement de l'Hellade contre l'influence de l'Orient. Visible aussi est ce mouvement dans la guerre contre les Asiatiques de Troie, contre les Alexandre-Pâris, les Hector-Darius, à la chevelure « brune » ; enfin, il se retrouve dans les antiques expéditions contre la Basse-Égypte, révélées par les monuments égyptiens, où l'on voit figurer les Grecs du type blond. Les récits homériques et les vieilles traditions de la Grèce parlaient des migrations et perpétuels mouvements de navigation dont les prédécesseurs des Hellènes classiques étaient coutumiers ; les historiens modernes avaient pris tous ces récits pour des fables ; les récentes découvertes des égyptologues ont tout confirmé. Deux ou trois siècles après Thoutmès III, les blonds

Achéens se mirent en branle et voulurent fonder une patrie nouvelle aux bords du Nil; ils se firent battre en plein Delta, avant de se fixer à Chypre, ainsi que les Tyrrhènes avant de se tourner vers l'Italie.

Envahie par les Thraces et les Hellènes, la Grèce n'en avait pas encore fini avec les conquérants septentrionaux. Soixante ans après la guerre de Troie, les Doriens descendent à leur tour des montagnes de l'Olympe et finissent par s'emparer du Péloponèse. Ces Doriens n'introduisirent pas en Grèce d'éléments ethniques vraiment nouveaux. Ils étaient une sorte d'équivalent des Germains, probablement de race analogue. Leur invasion fut d'ailleurs présentée comme un « retour » des Héraclides. Ces Doriens étaient venus de l'Hellade primitive, qui s'étendait du Sperchios à Dodone, et ils s'étaient établis au pied de l'Olympe. Le mouvement de migration déterminé par l'invasion des Thessaliens se propagea aux Doriens, qui, ayant à leur tête la famille hellène des Héraclides, se dirigèrent vers le sud. Ils participèrent alors à la plus générale des fédérations grecques, l'Amphyctionie de Delphes, qui paraît avoir elle-même généralisé le nom d'Hellènes et créé une sorte de droit public des Hellènes, fondé sur l'unité religieuse. Ces Doriens étaient eux-mêmes des Hellènes, restés plus énergiques et plus frustes dans leurs montagnes du nord. A Sparte, dans les gymnopédies, on relègue à la fin du défilé les hommes, fussent-ils illustres, qui n'ont pas une taille assez grande. Les Spartiates condamnent leur roi Archidamas à l'amende parce qu'il a épousé une petite femme, « qui leur donnera des roitelets et non des rois ». Ce n'est pas une race de petits hommes qui eût eu ce culte des hautes tailles, ni qui eût pu en fournir tant de beaux exemplaires : l'élément « hyperboréen » est ici visible. « C'est chez les Spartiates, dit Xénophon, qu'on trouve les plus beaux hommes et les plus belles femmes de la Grèce. »

Par le fait de l'immigration dorienne, un grand nombre de tribus achéennes et ioniennes s'étaient simultanément fixées à Athènes. Beaucoup de personnages importants, dans cette ville, descendaient, soit par leur père, soit par leur mère, de la noblesse messénienne qui y avait émigré : Codrus, Solon, Pisistrate, Clisthène, Périclès, Platon,

Alcibiade. Quant à la noblesse même des Ioniens et Achéens, elle se rattachait en grande partie aux conquérants hellènes.

O. Müller a montré que, si les Doriens étaient plus rudes et plus belliqueux que les autres Hellènes, ils n'étaient point cependant les barbares qu'on a supposé et avaient, au fond, les mêmes qualités que leurs congénères. Ils n'en produisirent pas moins, eux et toutes les autres peuplades entraînées dans la migration, une sorte de « moyen âge hellénique », comme les invasions des peuples germains, de race non moins intelligente, devaient produire plus tard notre moyen âge. Pendant ce temps, le commerce phénicien devint prépondérant, et avec lui les influences orientales dans l'industrie. Grâce à ces influences mêmes, le moyen âge dorien prit fin rapidement, et la civilisation proprement hellénique put enfin se produire.

Trompé par la science encore mal informée de son époque, Taine s'écriait : — « Chose étrange, à l'aube de la civilisation, quand ailleurs l'homme est bouillant, naïf et brutal, un de leurs deux héros est le subtil Ulysse, à qui Pallas même dit : O fourbe, menteur, insatiable de ruses, qui te surpasserait en adresse, si ce n'est peut-être un dieu ? » Et il est certain que le héros grec est typique ; mais, à vrai dire, il ne représente pas l'aube d'une civilisation : c'en est plutôt le déclin. Les Grecs d'Homère ne sont nullement des primitifs, et ils sont en avant sur presque tous les autres peuples de leur époque.

En somme, de tous les documents amassés par la science contemporaine, l'anthropologie peut conclure que la Grèce antique offrait un double caractère : presque tout entière à crâne allongé, le fond était dolicho-brun, mais avec une proportion considérable de dolicho-blonds. Encore aujourd'hui, on rencontre en Grèce des femmes aux grands yeux d'un bleu pâle. Les Albanais, chez qui le type grec semble s'être le mieux conservé, sont dolichocéphales, bruns dans le nord, mais en majorité blonds dans le sud, c'est-à-dire dans la partie la plus grecque. Comme, d'ailleurs, les conquérants à crâne allongé semblent avoir traîné partout avec eux des brachycéphales bruns ou celto-slaves (la troisième des principales races qui ont peuplé l'Europe), il est probable qu'une certaine quantité de ces derniers a dû se

trouver même dans la Grèce antique, comme elle se trouve dans tout le reste de l'Europe. L'examen des crânes et des statues n'en prouve pas moins que la masse de la nation grecque avait la tête ovale.

Le caractère des anciens Grecs s'accorde, comme nous le verrons plus loin, avec ce qu'a dû produire le mélange des deux races méditerranéenne et galate : on sait que ce sont les plus intelligentes de toutes, comme en témoigne l'histoire des divers peuples où elles se sont montrées. Le vieux sang pélasgique et ibéro-berbère, un peu rude et dur, plus sauvage et plus concentré, n'expliquerait pas, à lui seul, cette vivacité légère, cette volonté mobile, aventureuse et expansive, qu'on rencontre chez les Grecs. On reconnaît chez eux un élément ethnique qui rappelle chez nous l'élément gaulois, avec cette différence que, dans les anciens temps, l'élément celto-slave, important en Gaule, était minime en Grèce. De là un mélange particulièrement rare des deux races les plus intelligentes et les plus entreprenantes. De plus, ce mélange a trouvé pour théâtre un pays particulièrement propre à son développement.

II. — La Grèce, en effet, n'est qu'une seule et même montagne à sommets multiples, émergeant des eaux, y étendant de tous côtés ses bras, y enserrant des golfes sans nombre. Dans ce massif montagneux, les diverses vallées ou les rares et petites plaines forment comme autant de compartiments, ouverts du côté de la mer, à peu près fermés du côté de la terre, séparés les uns des autres par des cloisons difficiles à franchir. C'est une Suisse plongée dans l'eau et dont les cantons, isolés par les voies terrestres, peuvent tous communiquer entre eux par voie maritime. Aucun pays du monde n'offre, proportionnellement à sa superficie, un aussi grand développement de côtes ; dans la seule Grèce continentale, elles mesurent déjà plus de 2 000 kilomètres. Aussi Strabon appelait-il les Grecs un peuple amphibie. Le résultat de cette configuration est double. Par rapport aux étrangers qui eussent pu l'envahir, la Grèce était jadis presque inabordable. L'autre conséquence fut la vie maritime incessante, l'incessante rencontre des Grecs entre eux, des Grecs avec les pays voisins. Ne pouvant guère communiquer par les montagnes, les districts hel-

lènes s'abordaient mutuellement par les côtes : chacun conservait son indépendance et sa physionomie propre, et cependant tous étaient en rapport perpétuel. C'était l'individualisme des cités joint à l'expansion et à la possibilité de l'association. Si la Grèce est née divisée, selon le mot de Joseph de Maistre, cela n'est vrai que du côté de la terre ; la mer a fait son unité, mais une unité toute morale et toute d'action, qui n'excluait pas des rivalités continuelles. Il en est résulté un développement merveilleux de la vie communale : l'État n'a pas étouffé les cités, le despotisme n'a pas arrêté l'essor individuel ; cet essor, à son tour, n'a pas livré sans défense la Grèce aux ennemis du dehors. Ainsi la nature a coopéré aux destinées des Grecs, mais la vraie cause première de ces destinées, c'était leur caractère, avec leurs aptitudes ethniques et leurs qualités sociales.

Incroyable est la quantité de dissertations relatives au climat de la Grèce, par lequel on voudrait expliquer l'étonnante supériorité du génie grec. Déjà, selon Hippocrate, si les Asiatiques sont d'un naturel plus doux et moins belliqueux que les Européens, la cause en est surtout dans l'égalité des saisons : une perpétuelle uniformité entretient l'indolence, un climat variable donne de l'exercice au corps et à l'âme. Aristote explique la supériorité de la Grèce par la situation intermédiaire qu'elle occupe entre les régions froides de l'Europe septentrionale et les contrées chaudes de l'Asie ; c'est ainsi, dit-il, que les Grecs « réunissent à l'énergie des Barbares du Nord la vivacité d'esprit des Asiatiques. » Sans nier la part de vérité que ces réflexions contiennent, il faut reconnaître que le climat est insuffisant pour expliquer le caractère grec. Comment croire que le ciel pur et transparent de l'Attique soit une raison sérieuse, sinon d'un certain goût de clarté et de lumière qui peut se retrouver aussi bien dans toutes les contrées méridionales ? Les côtes de Ligurie, de Nice à Gênes, sont découpées en sinuosités sans nombre, comme celles de la Grèce ; elles ont la même pureté de ciel, la même netteté de contours dans les montagnes et dans les rivages ; pourquoi les Ligures n'ont-ils pas été artistes ? Pourquoi a-t-il fallu que les Grecs vinssent à Nice et à Antibes comme à Marseille ? Les Grecs ont essaimé sur toutes les côtes de la Méditer-

ranée et partout ils ont montré des qualités analogues ; ce qui prouve bien que ces qualités tenaient à la race et au développement cérébral plutôt qu'à la situation et au milieu. On a très justement comparé la Grèce antique à la Grande-Bretagne d'aujourd'hui, du moins au point de vue du commerce maritime et de l'expansion coloniale ; et les qualités des Anglais, comme celles des Grecs, se retrouvent partout où ils vont. Le climat de la Grèce est aussi varié que ses formes : au nord, c'est le climat de l'Allemagne centrale ; descendez un peu, et vous trouvez le climat de la Lombardie, celui de Naples et de la Sicile. Des neiges de l'Olympe ou du Parnasse, vous passez à la région des palmiers. L'intelligence et l'activité du Grec sont perpétuellement exercées, sur mer, par les fatigues et par la vigilance toujours nécessaire ; sur terre, par la variété du sol et des climats, par la nécessité d'utiliser la moindre parcelle de terrain et de payer comptant, en travail journalier, tous les dons d'un pays médiocrement fertile. Voilà le véritable effet du climat et du sol. Quant à l'aspect qu'offre la Grèce aux regards, tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il favorise les perceptions nettes et claires, qu'il introduit ainsi dans l'imagination des formes lumineuses et précises, des ensembles dont les diverses parties offrent des rapports exactement déterminés ; d'où il suit que le sens et le goût de la proportion sont naturels. Rien d'immense ni de confus ne sollicite aux vagues rêveries : le sentiment du fini l'emporte sur celui de l'infini.

C'est surtout chez le peuple grec que les facteurs moraux et sociologiques de la civilisation, trop souvent sacrifiés par une certaine école historique, ont montré leur fécondité et leur prévalence.

## II

### LE CARACTÈRE GREC

Hippocrate et Aristote signalent avec raison l'équilibre des facultés et leur eurythmie comme l'attribut distinctif de leurs compatriotes. Le mélange de deux races bien douées semble avoir affiné et rendu héréditaire leurs qualités essentielles. En même temps, les deux tempéraments typi-

ques, l'un sanguin-nerveux et plus fréquent dans le Nord, l'autre, bilieux-nerveux et plus fréquent dans le Midi, paraissent avoir produit un composé harmonieux.

La sensibilité grecque avait la vivacité méridionale, sans être violente et farouche : nous parlons surtout des Ioniens, mais les Doriens mêmes, comme on l'a vu, ont été quelque peu calomniés. Les Grecs étaient d'ailleurs et sont toujours restés encore moins sensibles que sensuels, encore moins sensuels qu'intellectuels. La pensée eut toujours une large part dans leurs émotions. Chez l'Athénien, les passions sont mobiles comme les idées ; il a l'amour du changement, l'appétit de la nouveauté. Il aime à cueillir la fleur des choses, pour passer légèrement d'un plaisir à un autre plaisir. Ce besoin de toutes les jouissances lui est inné et il trouve dans la jouissance même quelque chose de sacré. Au fond des plaisirs que lui offre la nature, quels qu'ils soient, il ne se demande guère s'il n'y a point une secrète amertume. Il sent plutôt l'harmonie que la disproportion entre le réel et l'idéal. Malgré de profondes échappées sur la tristesse des choses, qui ne pouvaient manquer de s'ouvrir à l'esprit de ses grands penseurs, la Grèce conserve un optimisme souriant. Selon le mot de Renan, ce peuple a toujours vingt ans et même, par certains côtés, il mérite ce que disait le prêtre égyptien à Solon : O Grecs, vous êtes des enfants.

Sa sensibilité, au lieu d'être concentrée énergiquement en soi comme celle des Romains, s'épanche volontiers, elle est communicative. Le Grec a la sympathie bien plus prompte que l'Ibère ou le Romain ; au lieu d'instincts sauvages et cruels, il a la douceur et l'humanité. N'est-ce pas Athènes qui éleva un autel à la Pitié, où vaincus, proscrits, esclaves trouvaient un refuge ? A Thèbes, ils avaient l'asile de Cadmus, à Antioche, le bois de Daphné. L'esclave athénien entre dans la famille après avoir reçu sur la tête l'eau lustrale ; désormais, il assistera aux prières et partagera les fêtes : le foyer le protège. Son maître peut le faire sortir de la basse servitude et le traiter en homme libre, mais le serviteur ne quitte pas pour cela la famille, dont il ne peut se séparer sans impiété. A Sparte, quoique la condition des esclaves fût plus dure, elle ne le fut pas autant qu'on l'a prétendu, et c'est ce que Müller a mis hors de doute.

La sympathie facile engendrant la sociabilité, le sociologue peut s'attendre à trouver chez l'Hellène (comme plus tard chez le Gallo-Romain et le Français) l'instinct social en son plus haut développement : l'Hellène a l'horreur de la solitude, le besoin de fréquenter ses amis et ses compatriotes, de passer sa vie au grand air dans des entretiens et discussions interminables. Platon appelait l'Athénien φιλολόγος, ou πολυλόγος, et Aristote songeait au Grec quand il définissait l'homme ζῷον πολιτικόν.

L'ancien Hellène, surtout l'Athénien, est un intellectuel. Il semble, comme dit Thucydide, « n'avoir en propre que sa pensée » ; mais ce trésor vaut mieux que tous les autres, tant cette pensée est souple, agile, inventive. Merveilleuse en ses applications pratiques, elle l'est davantage encore en son exercice spéculatif. Les peuples sont comme les individus : quand leur cerveau est conformé de manière à leur rendre facile tel genre de travail, un instinct irrésistible les pousse sur la pente la plus douce : un peuple extraordinairement intelligent aimera à penser pour le plaisir même de penser. Ce fut le plaisir grec par excellence. Le résultat positif, sans être négligé<sup>1</sup>, « semble à l'Hellène, dit M. V. Egger, relativement secondaire ». Percevoir des détails et des ensembles, avoir les yeux de l'esprit toujours en mouvement, surprendre ou deviner derrière ce qu'on voit ce qui est invisible, enchaîner de longues séries de raisons, diviser les idées en menues parcelles ou les réunir en vastes généralisations, en un mot faire partout circuler, partout pénétrer la subtile flamme de cette pensée qu'Héraclite comparait à un feu vivant, telle est la suprême jouissance des contemporains de Socrate et de Platon. C'est ce désintéressement de la pensée ou, pour mieux dire, cet intérêt pris à la pensée pour elle-même qui devait produire et la science et la philosophie, selon le caractère particulier ou universel de son objet. Un Grec seul, dans l'antiquité, pouvait trouver que les mathématiciens de Sicile dégradèrent la science en ne se préoccupant que de l'appliquer aux machines ; seul, il pouvait opposer à l'utile l'amour du vrai en soi ; et ce Grec fut Platon.

<sup>1</sup> Les Achéens d'Orchomène avaient déjà trouvé le moyen de dessécher le Copais par des travaux que nos ingénieurs n'ont pu renouveler encore.

Euclide poursuivait de même la rigueur du raisonnement, non les résultats pratiques.

L'intellectualisme grec explique, — beaucoup mieux que le « ciel de la Grèce », dont la douceur n'est pas sans caprices, — le besoin de clarté, la haine du vague, le dédain de l'énorme et du monstrueux, le sentiment de la mesure, essentielle à l'ordre. L'Hellène a l'instinct raisonnable et la raison instinctive. Une curiosité toujours en éveil est un de ses traits dominants : il s'intéresse à tout ce qui est nouveau, à tout ce qui pose devant son esprit un point d'interrogation, à tout ce qui lui offre une difficulté à résoudre. Tandis que les Égyptiens et les Chaldéens, satisfaits de leur grand essor, s'arrêtent sur place, le Grec éprouve le besoin de renouveler sans cesse l'horizon. Son idéal, c'est Ulysse « qui a vu les villes et connu la pensée de beaucoup d'hommes. » Les Grecs n'avaient pas seulement l'esprit d'aventure dans la vie réelle, ils l'avaient dans la vie intellectuelle. « Les chemins liquides », comme dit Homère, étaient presque les seuls qui leur fussent ouverts, et leurs esprits comme leurs navires étaient toujours portés au loin sur les flots changeants.

Taine oppose avec raison aux Grecs les Égyptiens, qui, questionnés par Hérodote sur la cause des crises périodiques du Nil, n'avaient rien pu répondre, n'ayant pas même fait d'hypothèse sur un point si important ; les Grecs, eux, avaient déjà imaginé trois explications, qu'Hérodote discute pour en proposer à son tour une quatrième. Encore plus que l'Égyptien, le Phénicien sémite est utilitaire : c'est un négociant. Les œuvres d'art sont pour lui articles de commerce : il en fabrique sur des modèles presque invariables, selon les goûts de la clientèle : la beauté en elle-même, il ne s'en soucie guère ; aussi il parcourt le monde entier et n'avance pas. Le Grec, lui, joint au sens pratique et à l'adresse commerciale un amour instinctif du beau comme du vrai ; il n'est pas seulement fabricant et négociant, il est penseur et artiste. Le génie grec a ainsi deux faces : l'imagination qui vit dans un monde idéal, la réflexion qui s'applique aux réalités de la vie. Homère représente le premier aspect ; le second est représenté par Hésiode.

L'aptitude à percevoir les moindres nuances et les

moindres rapports des choses se montre dans la richesse de la langue grecque, dans l'abondance des symétries, dans l'existence simultanée d'un vocabulaire pour la poésie et d'un autre pour la prose, dans l'étonnante facilité à former des composés, dans la variété des formes du verbe, dans les ressources dont on dispose pour marquer la subordination des différents membres de la phrase, dans les particules qui précisent les symétries ou les oppositions d'idées. C'est une langue de dialecticiens, où la logique n'est pas rectiligne, mais montante et descendante avec la synthèse et l'analyse ; et c'est en même temps une langue d'artistes par la variété et l'éclat des formes, par la richesse des épithètes où tout un tableau vient se condenser, par l'ondolement et la liberté rythmique des périodes et des strophes, qui fait contraste avec la rigidité un peu monotone et la solennité oratoire de la langue latine. Le libre génie de la Grèce s'est fidèlement exprimé dans la langue grecque.

C'est la volonté qui, chez les Grecs non Doriens, s'est montrée relativement inférieure. Ils sont sans doute capables d'un grand élan et aiment, comme dit Platon, à courir un beau danger ; mais ce qui leur fait défaut, c'est la persévérance en un même dessein obstinément suivi. Ils sont, comme les Gaulois, mobiles et trop amateurs de nouveauté. En outre, ils n'ont pas le besoin de subordination à un grand tout : leur sens individuel les porte trop souvent à l'indiscipline. L'extraordinaire développement de leur intelligence leur fait trop bien apercevoir le pour et le contre en chaque chose pour que leur volonté se donne tout entière et pour toujours. Prompts à l'enthousiasme, ils connaissent trop l'engouement et ses faciles déceptions, avec le découragement qui les suit.

### III

#### LA RELIGION GRECQUE

Renan considère les Grecs comme la moins religieuse des races, parce qu'ils n'ont point la préoccupation de la mort : « c'est, à l'en croire, une race superficielle, prenant

la vie comme une chose sans surnaturel ni arrière-plan ». Vivre, pour eux, c'est « donner sa fleur, puis son fruit; quoi de plus? » Ce jugement d'un ami des nuances ne semble guère nuancé; non plus que celui de Taine, qui nous représente les Grecs si peu respectueux de leurs divinités et plaisantant sur les aventures de Jupiter. Par un excès contraire, Fustel de Coulanges suspend toute la vie grecque à la religion. Le génie hellène ayant été le plus varié et le plus riche de l'antiquité, il est bien difficile et même impossible de l'enfermer ainsi dans des formules: tout a été vu ou deviné par les Grecs, rien de ce qui est intelligible ne leur est resté étranger. Et l'inintelligible même, ils lui ont fait sa part au delà du monde de la pensée, mais sans éprouver en sa présence la terreur profonde ou la profonde vénération des peuples mystiques. Ils étaient trop logiciens pour attacher à l'inconnaissable autre chose qu'un sentiment négatif, et, tout en élevant un autel au Dieu inconnu, ils se sont prudemment occupés du connu ou du connaissable. C'est pour cela qu'ils ont eu surtout le culte de la vie présente, celle où l'on pense, celle où l'on sent, celle où l'on agit. Platon a dit, il est vrai, que la sagesse est une méditation de la mort, mais, en le disant, il fait de l'orientalisme. Spinoza exprimera une pensée plus grecque en disant que la sagesse est une méditation de la vie. Seulement la vie, pour satisfaire l'intelligence et les sens, doit être belle et bonne: une règle de beauté, de sérénité et d'allégresse, qui commande d'ailleurs, quand il le faut, l'entier sacrifice de soi, voilà par excellence la morale grecque, dont la religion est l'expression symbolique.

On a prétendu faire dériver les dieux grecs des dieux hindous; ces imaginations sont aujourd'hui réfutées. Les divinités hellènes ne se retrouvent pas sous forme d'épithètes dans les Védas ou les poèmes de l'Inde, d'ailleurs plus récents (nous l'avons vu) que la religion hellénique. Une seule identification a subsisté, celle de Dyâus avec Zeus, mais ces deux mots désignaient simplement le ciel, non une divinité proprement dite que les Grecs auraient empruntée aux Orientaux<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Otto Gruppe, *Die Griechischen Culte und Mythen*. Leipzig, 1887.

Des vieux Pélasges, on rapporte qu'ils adoraient le Dieu du ciel sur leurs montagnes sacrées, sans images, sans lui donner un nom déterminé. Quand il s'agit de ces temps antiques, une divinité « sans nom et sans images », c'est simplement une puissance de la nature qui n'a pas encore été humanisée, mais à laquelle, cependant, sont consacrés des fétiches, comme les pierres sacrées et le chêne de Dodone, l'aigle, le loup, la chouette, qui devinrent plus tard les « attributs » de Jupiter, d'Apollon, d'Athéné<sup>1</sup>. Au fond, la plus vieille religion grecque était analogue à toutes les religions primitives. Les fouilles de Mycènes et de Tyrinthe, outre les restes d'un âge de la pierre taillée et polie, ont découvert des idoles informes, parfois bestiales. Déjà, cependant, la forme humaine est préférée, et le goût pour cette forme ira toujours augmentant : il caractérisera le polythéisme hellénique. Que les dieux de la Grèce aient été primitivement des objets de la nature, là n'est pas le point important ; il est clair que, dans toutes les mythologies, le soleil, la lune, les astres, la terre, jouent nécessairement un rôle, mais ce qui distingue les génies des peuples, c'est la manière dont ils conçoivent et réalisent les grandes causes des phénomènes. Or, le Grec révèle à la fois son instinct artiste et social par la belle forme humaine qu'il érige en représentation des puissances supérieures, et il révèle son instinct philosophique par la nature spirituelle de l'homme qu'il divinise. Hérodote a sur ce sujet un mot d'une étonnante profondeur : les divinités de l'Asie, dit-il, sont de *forme* humaine, ἀνθρωποειδεῖς, mais les divinités de la Grèce sont de *nature* humaine, ἀνθρωποφυεῖς. Il y a dans l'homme, en effet, un élément divin, la pensée ; les Hellènes le transfèrent à leurs dieux et, en même temps, purifient les formes humaines pour les réduire en quelque sorte à leurs proportions éternelles, constitutives de la beauté : ils en font des corps glorieux et immortels, enveloppes subtiles de la subtile pensée. Au lieu donc d'être simplement les forces physiques, les divinités grecques sont plutôt les victorieuses de ces forces, pour toujours subjuguées par l'intelligence. Tandis que les dieux védiques demeurent, pour ainsi dire, enfoncés dans la Nature, luttant

<sup>1</sup> Voir Tiele, *Manuel de l'Histoire des religions*.

en elle et contre elle, les dieux grecs ont atteint, avec la pleine conscience, la gloire triomphante et l'immortelle sérénité. L'existence divine n'est pas pour cela immobile : les divinités sont encore des personnes morales et libres, ayant leur caractère individuel et leurs relations sociales, si bien que la religion grecque, en somme, est surtout psychologique et « sociologique ». Comme sur la terre, la monarchie est au ciel, avec Zeus tout-puissant, et elle touche de près au monothéisme ; mais Zeus n'est pas la divinité solitaire, jalouse et dévoratrice, des cultes sémitiques. Le roi des dieux hellènes ne pouvait être un despote oriental. Il gouverne et juge avec l'aide du conseil des dieux ; il est tenu de respecter une loi supérieure, soit la coutume, soit la nécessité, que symbolise la Moira. Par le moyen de sa balance, Zeus consulte la Destinée, et il est absolument lié par elle, mais ce lien est celui de la justice.

Aussi voyons-nous, de bonne heure, avec l'élément humain et social, un élément moral s'introduire dans la vieille religion naturaliste. Chez Homère, la justice est déjà divinisée sous la forme de Thémis ; bien des notions abstraites, comme celles du Destin et celle des Parques, ont déjà reçu leur consécration religieuse. Chez Hésiode, un peuple de génies émanés de Zeus, — comme tout en émane, — parcourent la terre : leur principale fonction, essentiellement morale, consiste à observer « les jugements équitables et les mauvaises actions. » La Justice, fille de Zeus, traduit devant le trône de son père les iniques jugements des rois. Les dieux hellènes sont donc loin de créer le juste ou l'injuste par leur volonté. Minerve et Apollon, qui personnifient la sagesse et comme le verbe de Zeus, lui sont intimement unis et ne sont même, eux encore, que des émanations de sa divine nature. Bien des mythes orientaux pénétrèrent en Grèce, comme celui d'Astarté devenue Aphrodite, mais la magie de l'imagination hellénique changea leur brutalité en grâce, leur crudité sensuelle en beauté sereine : elle a tout idéalisé. Les Grecs seuls pouvaient, du mythe de Prométhée, tirer la plus haute philosophie en même temps que la plus haute poésie.

Le culte d'Apollon, dieu « hyperboréen », fils et révélateur de la pensée suprême, devint à Delphes, sous l'influence dorieenne, l'inspirateur moral de la ligue amphi-

tyonique, le centre religieux de la nationalité grecque. Par la bouche des prêtres de Delphes, Apollon réglait tout ce qui offrait quelque importance. Aucune nouvelle institution politique, aucun culte, aucuns jeux ne pouvaient être introduits sans son assentiment. Mais ce qui est ici remarquable, c'est encore la prédominance croissante de l'élément moral et social sur l'élément naturaliste. Aucune action extérieure n'est tenue pour suffisante : « c'est avec un cœur pur qu'il faut s'approcher de la divinité ». A celui qui a le cœur pur, une seule goutte suffit de la fontaine Castalie ; mais celui qui vient avec une mauvaise pensée, la « mer entière » n'effacera pas sa souillure. Déjà les vieux Hellènes avaient exprimé cette haute conception que tous les signes extérieurs qui révèlent la divinité ne sont rien, vis-à-vis de la voix divine qui se fait entendre au fond des consciences et qui ordonne d'être juste sans s'inquiéter des résultats. La religion se faisait la gardienne auguste de la justice. Si les Spartiates mettent à mort les hérauts de Xerxès, contrairement au droit des gens, les entrailles des victimes deviennent défavorables, et les prêtres déclarent que le héraut d'Agamemnon, Talthybios, a ressenti l'offense ; pour l'apaiser, deux hommes de Sparte, riches et nobles, vont en Asie s'offrir à Xerxès.

Se connaître soi-même et se juger moralement, c'est la sagesse qu'Apollon conseille. Le faible a la protection du dieu, le repentant a son pardon ; le fourbe ne recevra jamais sa lumière, le malfaiteur son assistance. Aucun État hellénique ne peut consulter l'oracle avec des intentions hostiles contre un des autres États helléniques ; le souvenir d'une guerre civile ne peut, par des trophées permanents, être perpétué dans le temple d'Apollon. Le sacerdoce delphique, formant lui-même une aristocratie spirituelle, était en rapport avec les hommes éminents des divers pays ; il désignait parmi eux « les meilleurs et les plus sages, » il encourageait les poètes, les historiens, les moralistes.

La religion grecque, malgré le préjugé contraire, eut son intolérance : l'histoire d'Anaxagore, d'Alcibiade, de Périclès, de Phidias, enfin de Socrate, en est la preuve ; elle devint surtout intolérante lorsque la Cité se sentit ébranlée et que le triomphe de la démocratie fit craindre, non sans raison, le

renversement de toute autorité civile en même temps que religieuse. Les Athéniens eux-mêmes étaient parmi les plus religieux des Grecs et avaient un singulier respect pour les vieux rites; mais, pour tout ce qui ne touchait pas directement à la religion, comment nier l'indépendance d'esprit dont ils firent preuve?

A Athènes, l'accusation d'impiété, γραφή ἀσεβείας poursuivait les atteintes contre la religion nationale, mais « le droit attique, disent Meir et Schœmann, n'avait pas défini nettement les crimes et les délits qui devaient être qualifiés d'ἀσεβεία, de telle sorte qu'une large place était laissée à l'appréciation du juge. » Cependant, comme le remarque M. Durckheim, ce sont tous ou presque tous des délits d'action, non d'abstention, tandis que, dans le droit théocratique des Hébreux, par exemple, ce sont les prescriptions positives qui abondent. Les principaux délits d'impiété à Athènes sont : la négation des croyances relatives aux dieux, à leur existence, à leur rôle dans les affaires humaines; la profanation des fêtes, des sacrifices, des jeux, des temples et des autels; la violation du droit d'asile, les manquements aux devoirs envers les morts, l'omission ou l'altération des pratiques rituelles par le prêtre, le fait d'initier le vulgaire au secret des mystères, de déraciner les oliviers sacrés, la fréquentation des temples par les personnes auxquelles l'accès en est interdit. Le crime consistait donc, dit M. Durckheim, non à ne pas célébrer le culte, mais à le troubler par des actes positifs ou par des paroles, — ou même, ajouterons-nous, par des opinions subversives trop publiquement exprimées, comme celles de Socrate. Meir et Schæmann remarquent que l'introduction des divinités nouvelles ne semble pas avoir eu besoin d'être régulièrement autorisée et qu'elle n'était pas formellement traitée d'impiété, quoique l'élasticité naturelle de cette accusation l'eût permis. Nous croyons donc, avec M. Durckheim, que la religiosité grecque laissait une forte part à la liberté individuelle. Pour que la philosophie ait pu naître et se développer en Grèce comme elle l'a fait, « il a fallu que les croyances traditionnelles ne fussent pas assez fortes pour en empêcher l'éclosion<sup>1</sup> ». C'est là un trait psychologique

<sup>1</sup> Durckheim, *Division du temps social*, p. 174.

et sociologique de la plus haute importance. Quoique nulle part, dans l'antiquité, la pleine liberté individuelle en face de la cité n'ait été reconnue, encore est-il vrai que certaines cités étaient en tout oppressives, tandis que d'autres érigeaient l'essor même de la pensée, le culte du vrai et du beau en vertus civiques et religieuses.

On trouve dans la théologie grecque deux conceptions différentes du monde des morts. D'après la première, les doubles des défunts mènent une vie d'ombres, pâle continuation de leur existence terrestre. Cette notion, qui rappelle le Schéol des sémites, nous semble avoir été principalement pélasgique ; et d'ailleurs, la race méditerranéo-sémite nous a paru constituer au fond une seule et même race, malgré la divergence ultérieure de la branche pélasgo-ibérique et de la branche sémitique. La seconde conception, qui semble plutôt hellène et « aryenne », c'est celle d'un monde des morts situé à l'ouest, près du soleil couchant, avec les Champs-Élysées pour les bienheureux et un lieu de supplice pour les coupables. C'est dire que l'idée morale, par un progrès où le génie proprement hellénique se révèle, s'introduit dans la vieille conception animiste qui avait été sans doute celle des Pélasges. Agamemnon prend les divinités à témoin de son serment : « Vous qui, sous la terre, punissez les hommes morts, lorsqu'ils ont violé leur promesse, soyez mes témoins. » La religion grecque mettait la parole donnée, ce grand lien social, sous la garde des Euménides, « filles de la Nuit, bienveillantes aux bons, terribles aux méchants. » Selon Hésiode, dont les livres faisaient autorité près des théologiens, les ombres des hommes de l'âge d'or, devenues de bons génies, « parcourent la terre pour dispenser la richesse et réprimer l'injustice ». Les esprits des méchants « sont tourmentés et tourmentent les hommes ». Si donc il est vrai de dire que le souci de la vie future ne fut pas chez les Grecs, — ni d'ailleurs chez les Hébreux, — une terrible « obsession », comme elle devait l'être chez les chrétiens ; si même le génie critique des Grecs, jusque chez Homère, se reconnaît au peu de cas que les guerriers font d'une existence réduite à l'état d'ombre ; si Achille aux enfers déclare qu'il aimerait mieux être un pauvre laboureur que de commander à tous les morts, on ne peut cependant nier

que l'idée morale et sociale d'une sanction eût déjà transformé, chez les Hellènes, le fétichisme animiste des Pélasges et des Sémites. Et il est remarquable que, chez les vieux Germains aussi, l'admission des héros dans le Walhalla d'Odin implique la transition d'une doctrine de pure « survivance » animique à la conception morale et sociale de la « rétribution ». Germains, Galates et Hellènes, ici encore, se montrent proches parents.

#### IV

##### LA PHILOSOPHIE ET LA SCIENCE GRECQUES

Artistes en pensées comme ils l'étaient pour tout le reste, les Grecs devaient être des philosophes et ébaucher ou achever tous les systèmes métaphysiques ; ils devaient aussi, grâce à ce noble jeu des facultés intellectuelles auquel ils se complurent, humaniser la morale, fonder les sciences déductives, entrevoir même une multitude de vérités inductives ; mais leur intellectualisme artiste devait les empêcher de parvenir à la vraie science expérimentale.

Pourquoi, d'abord, le caractère grec se prêtait-il merveilleusement à l'essor de la haute philosophie ? C'est que celle-ci est, en grande partie, un art, par cela même qu'elle est une spéculation sur un ensemble que la science positive ne peut tout entier saisir. Un peuple qui aime à ordonner les idées, comme il aime à ordonner les formes, un peuple amoureux de la vérité pour la satisfaction qu'elle donne à l'intelligence, comme il est amoureux de la beauté pour la satisfaction qu'elle donne aux sens et à l'imagination, un tel peuple sera spéculatif ; et il n'aura pas de repos qu'il n'ait épuisé toutes les hypothèses, toutes les constructions intellectuelles ; il élèvera, sous la pleine lumière du ciel intelligible, des Parthénons métaphysiques.

Quant à la morale grecque, c'est celle de l'intelligence concevant le fini sous les lois de l'ordre, de l'harmonie et de la beauté. L'idée d'infini, qui paraît au Grec celle de l'informe, ne le tourmente pas. La puissance ne lui semble bonne qu'autant qu'elle est soumise à l'intelligence. Le droit de la puissance et de la force est absent de toute la

morale hellénique, qui n'admet d'autre droit à commander que celui de la raison. C'est un des traits psychologiques les plus remarquables de ce peuple.

Athènes était une ville ouverte, recevant les étrangers, observant leurs mœurs, les interrogeant et les écoutant. Les Athéniens avaient beau traiter les autres hommes de barbares, ils étaient trop hospitaliers et trop voyageurs eux-mêmes pour ne pas remarquer bientôt combien les hommes varient sous certains rapports et se ressemblent par une foule de côtés. La notion de variabilité humaine jointe à celle de similitude humaine est le germe de l'idée d'égalité humaine<sup>1</sup>.

Mais le rationalisme grec, et surtout athénien, joua un rôle plus grand encore dans ce développement des idées égalitaires et, plus tard, humanitaires. Les philosophes grecs ont presque tous adoré le νοῦς ou le λόγος : ils ont vu dans la raison le principe d'unité universelle, la marque de la vraie divinité et en même temps celle de la vraie humanité. Déjà, pour Platon, les hommes sont un par la raison, égaux par la raison ; on pourrait presque dire qu'ils sont sinon frères, du moins naturellement amis par la raison ; et c'est à peu près ce que soutiendra Aristote, quand il parlera de la philanthropie. Nous pensons donc, avec M. Croiset, que le rationalisme a été le principal facteur des idées égalitaires à Athènes. M. Bouglé a pu répondre que le rationalisme s'expliquait lui-même par les formes sociales qui, à Athènes, ont contribué au développement des esprits.

<sup>1</sup> Bouglé, *les Idées égalitaires*. La Grèce était très commerçante, et on a remarqué que l'esprit de commerce tend à produire l'esprit d'égalité. Dans les relations économiques, a dit M. Bouglé, ce n'est pas la qualité propre des hommes que l'on considère, mais l'échange égal des quantités d'argent. Ihering a dit : « L'argent est le grand apôtre de l'égalité. » Marx lui-même ajoute : « L'argent, en qui s'effacent toutes les différences qualitatives entre les marchandises, efface à son tour, niveleur radical, toutes les distinctions. » Hors le marché, conclut M. Bouglé, il n'y a plus qu'un échangiste en face d'un échangiste : race, nation, religion, tout ce qui distingue les hommes est momentanément oublié. — Il faut pourtant, observerons-nous, que le commerce soit fait par des esprits assez larges et déjà assez ouverts pour opérer les abstractions et généralisations indispensables. Les Phéniciens, eux aussi, étaient des commerçants, et on ne voit pas que, chez eux, le commerce ait produit le même effet que sur l'esprit grec. Les Carthaginois étaient commerçants comme les Romains, et l'effet ne fut point le même sur les deux peuples. Malgré cela, l'esprit commerçant joint à d'autres traits intellectuels aboutit d'ordinaire à un élargissement de point de vue et à un esprit moins concentré en soi.

Encore a-t-il fallu des esprits, et des esprits capables de se développer. Il est présumable que ce ne sont pas les formes sociales qui ont fait les Socrate et les Platon, quoiqu'elles les aient rendus possibles.

Selon Zeller, la valeur intrinsèque de la détermination volontaire résultant d'une conviction personnelle, et, d'autre part, l'idée des droits et devoirs de l'homme en général n'auront été des principes généralement reconnus dans l'antiquité que « dans la période de transition qui coïncide avec la disparition de l'ancien point de vue grec. » Le véritable prix de l'individu aurait été, selon Fustel, inconnu à la cité grecque. « La cité était la seule force vive; rien au-dessus, rien au-dessous », ni humanité, ni individualité. Si la philosophie du v<sup>e</sup> siècle diffère de celle du iv<sup>e</sup>, dit aussi M. Bouglé, si la morale stoïcienne et chrétienne diffère de la morale platonicienne et aristotélicienne, c'est autant par l'individualisme que par le cosmopolitisme.

Sans méconnaître le progrès de ces deux dernières idées avec le stoïcisme et le christianisme, nous ne pouvions cependant admettre les négations, selon nous trop tranchées, de Fustel et même de Zeller. Nous ne saurions non plus, avec M. Bouglé, attribuer le développement de l'individualisme et de l'humanitarisme à la seule action des formes sociales, de la quantité et de la mobilité des unités sociales, de leur différenciation et intégration progressives. Socrate, Platon<sup>1</sup> et Aristote ont déjà l'idée de l'homme en général, de l'homme qui n'est qu'homme et dont le propre est la raison. Le rationalisme platonicien a plus influé sur le stoïcisme que le volume ou la mobilité des unités sociales.

La constitution démocratique égalisait elle-même les citoyens. « Si l'on veut fonder la démocratie dit Aristote, on fera ce que fit Clisthènes chez les Athéniens, on établira de nouvelles tribus et de nouvelles phratries: aux sacrifices héréditaires des familles on substituera des sacrifices où *tous les hommes* seront admis; on *confondra* autant que possible les relations des hommes entre eux, en ayant soin de briser toutes les associations antérieures ». A tour de rôle, par tirage au sort, les citoyens d'Athènes pouvaient arriver à toutes les charges. A l'assemblée du peuple, tous les citoyens d'un certain âge pouvaient également prendre la parole, donner

leur avis sur les affaires. Dans les rues, sur les places, les sophistes et Socrate avaient la plus grande liberté de langage, et cette liberté supposait l'égalité rationnelle. Devant la dialectique et par la dialectique, qui est l'usage de la raison, tous les hommes sont égaux : pourvu qu'ils puissent définir les notions et les ranger dans leur ordre véritable, διαλέγειν κατὰ γένη, ils se valent l'un l'autre<sup>1</sup>; c'est des objets mêmes et de leur hiérarchie que vient la hiérarchie des hommes : elle doit être fondée objectivement. A ne les considérer que comme animaux raisonnables, ils forment une unité. Déjà Alcidamas parle contre l'esclavage. Dans le traité de la *Constitution d'Athènes*, attribué à Xénophon, un Lacédémonien se plaint à un Athénien de la trop grande liberté des esclaves à Athènes. L'esclave a le même costume que l'homme libre ; on n'ose pas le frapper dans la rue par crainte d'erreur, car il ne se distingue pas du citoyen. Il use de cet avantage, tient le haut du pavé et ne s'efface pas devant l'homme libre. Et le Lacédémonien de crier au scandale. M. Croiset cite avec raison ce fait pour montrer l'influence des idées humaines en Grèce. L'Athénien rationaliste croyait que tous les êtres pensants ont en partage la dialectique ; Socrate aurait certainement attribué à un esclave comme à un homme libre le pouvoir de la maïeutique, la faculté de répondre aux questions et d'en poser soi-même rationnellement. Et pour tous les Athéniens, raison et parole se confondaient, λόγος ; un esclave à la langue bien pendue, capable d'enchaîner des raisonnements et arguments, devenait donc l'égal de son maître en dialectique et en rhétorique.

Parmi les sciences, il en est une qui, toute spéculative en son essence, voisine par là de la construction philosophique, n'est qu'une longue série de notions enchaînées par des liens nécessaires : la mathématique. Elle devait être, elle aussi, le triomphe de la pensée grecque. Reasonner pour raisonner, sans autre souci que la rigueur et l'élégance des démonstrations, s'enchanter soi-même aux merveilleuses propriétés des nombres, découvrir dans les combinaisons géométriques des figures, avec les lois des formes, les premiers rudiments de la beauté, quelle joie

<sup>1</sup> Voir notre *Philosophie de Socrate* et notre *Philosophie de Platon*.

pour des penseurs épris de l'ordre et de l'harmonie, qui avaient donné au monde le nom de Cosmos !

Mais la vérité, pour nous, hommes, qui ne la saisissons qu'abstraite, n'est pas la réalité même ; l'idée n'est pas le fait, l'« intelligible » n'est pas le « sensible », le rationnel n'est pas l'expérimental. C'est ici que l'esprit grec devait échouer, par le défaut même de ses qualités. Le Grec était certes trop intelligent et trop curieux pour ne pas être *observateur*, il fut même le plus observateur des peuples antiques et il ébaucha les sciences d'observation ; mais il n'alla pas, comme il aurait pu le faire, jusqu'à l'*expérimentation* suivie et méthodique, qui eût demandé, avec un certain détachement des systèmes et des vérités abstraites, la recherche minutieuse des réalités de fait. Il faut d'ailleurs distinguer entre les diverses écoles grecques, qui manifestèrent des tendances différentes. Pour le rationalisme de Platon et de ses disciples, ce qui n'est pas expliqué et ramené à des idées est presque sans valeur : le fait brut, purement sensible, gêne l'intellectualisme du philosophe. Comment ce dernier aurait-il la patience de recueillir et même de provoquer une foule de phénomènes sans en saisir les causes, pour les relier ensuite par ces connexions de fait que nous nommons des lois « empiriques » ? Il semble même à ces artistes de la science que la soumission aux faits ait quelque chose de servile, qui sent trop l'industrie de l'ouvrier, non l'art du penseur libre. D'autres écoles, il est vrai, prennent une direction différente, sans aller jamais assez loin <sup>1</sup>. Démocrite a déjà la vraie idée de la science : il écrit une encyclopédie, où chaque science particulière est traitée et où l'ensemble est relié par la conception mécaniste du monde. Le génie encore plus encyclopédique d'Aristote pose à son tour la base de toutes les sciences, sans exception ; mais, préoccupé de chercher les qualités au lieu des quantités, il laisse sans emploi la conception de l'universel mécanisme ; d'autre part, il n'arrive ni à poser les règles ni à donner l'exemple de l'expérimentation régulière. Ce n'est point que l'expérimentation fût étrangère aux Grecs : que n'ont-ils pas vu

<sup>1</sup> Voir l'excellent travail de M. Egger : *Science ancienne et science moderne*.

ou entrevu? Médecins et chirurgiens avaient déjà expérimenté; depuis les premiers pythagoriciens, on expérimentait en acoustique, mais alors on croyait sans doute « s'adonner à une branche des mathématiques et assurer par une théorie savante un art très estimé, la musique »<sup>1</sup>. Agatharchus, sous la direction d'Eschyle, avait expérimenté les conditions de la perspective théâtrale et consigné ses résultats dans un livre qui excita le vif intérêt de Démocrite<sup>2</sup>. Mais aucun philosophe grec n'eut l'idée d'ériger l'expérimentation en organe de la science, et si cette idée manqua, si elle dut attendre ensuite des siècles, la raison en est dans la constitution de l'esprit grec, artiste et trop rationaliste, qui fut toujours préoccupé d'expliquer encore plus que de constater. Telle fut cependant la supériorité générale des Hellènes que, même sur ce dernier point, ils furent bien en avance sur tous les autres peuples : il s'en est fallu de peu qu'ils n'aient créé la méthode expérimentale des modernes. Celle-ci doit d'ailleurs au besoin social, économique et industriel, une partie de son développement.

## V

### DÉFAUTS SOCIAUX DES GRECS

I. — L'individualisme des citoyens, l'individualisme des cités, voilà, au point de vue sociologique, ce qui fit la grandeur, mais aussi la faiblesse du peuple grec. Jamais les Hellènes n'eurent ni l'esprit de suite, ni l'esprit d'organisation en commun qui devaient caractériser les Romains. L'amour de l'indépendance est d'ailleurs, pour la volonté, un mobile moins positif que négatif : l'important n'est-il pas de savoir l'usage qu'on fera de sa liberté? Par ce qu'il devait peut-être à ses origines germano-galates, le Grec eut l'amour de la liberté personnelle; par ce qu'il devait à la configuration morcelée de la Grèce, il eut l'amour de la cité libre; mais la patrie ne fut pas pour lui cette vaste unité dans laquelle l'individu tend à se perdre comme l'infiniment petit dans

<sup>1</sup> Voir Egger, *ibid.*, p. 21.

<sup>2</sup> Ch. Lévêque, *l'Atomisme grec et la Métaphysique* (*Revue philosophique*, 1868).

l'infiniment grand. L'État, pour l'Hellène, c'est la cité, toujours visible et tangible, la ville où il est né, où sont nés ses ancêtres, le séjour de la famille séculaire, le foyer élargi autour duquel viennent tour à tour se ranger les générations.

La grande conscience collective ne put donc, pour des raisons à la fois psychologiques et sociologiques, se développer chez les Hellènes autant que chez les Romains. En face d'un péril, lorsque le barbare menaçait, les cités grecques savaient sans doute unir leurs efforts, mais l'union n'était ni entière, ni durable. Le danger disparu, la rivalité reparaissait entre elles. Cette rivalité les avait fait vivre, elle devait les faire mourir. Aucune de ces cités, sauf peut-être la Rome du Péloponèse, Sparte, n'eut l'ambition constante du pouvoir, de l'influence sur autrui : l'Hellène, en général, n'était pas dominateur. Il n'éprouva donc, à aucun point de vue, le désir impérieux de l'unité. Cette caractéristique de l'histoire grecque provient d'une qualité et d'un défaut de la volonté hellène : la qualité était le besoin d'être soi et maître de soi ; le défaut était le manque d'énergie et surtout de constance. On a fort bien dit que la Grèce eut des hommes politiques, mais n'eut pas, comme Rome, une politique.

Dans l'éducation, le Grec se propose non pas seulement, comme le Romain, de fournir à l'État des citoyens et des guerriers, mais de développer harmonieusement le corps et l'âme par la gymnastique et la musique, de former ainsi des hommes complets, beaux et bons, des individus ayant leur valeur en eux-mêmes. Miltiade, Aristide, Périclès, Epaminondas, Aratus — un vainqueur du pentathlon — sont des hommes en même temps que des capitaines. Sophocle danse le péan après la victoire de Salamine ; Platon, Chrysippe, le poète Timocléon avaient été d'abord athlètes ; on disait que Pythagore avait eu le prix de pugilat ; Euripide fut couronné comme athlète aux jeux éleusiniens. En dehors des devoirs publics, qu'il est loin de méconnaître, le Grec réserve toujours à l'individu un loisir, pour le consacrer à la culture des arts et au développement de l'intelligence. Il a une personnalité. A son image, il personnifie tout ce qu'il voit ; il personnifie tout ce qu'il adore.

Ce peuple dialecticien et artiste devait aboutir à la

sophistique qui joue avec les idées, à la rhétorique qui joue avec les mots. Déjà, dans Homère, les héros passent une bonne partie de leur temps à discuter : eux aussi, comme les Galates, ils joignent à la passion du *rem militarem* celle de l'*argute loqui*, et la valeur de leurs bras n'a d'égale que la valeur de leur langue. Le goût de la dialectique, qui est la pensée s'exerçant sur elle-même et sur la pensée d'autrui, avec un beau détachement à l'égard des choses, fit des progrès étonnants chez cette nation raisonneuse. Et comme la parole est inséparable de la pensée, dialectique et rhétorique se confondirent. Discuter sur tout à perte de vue devint l'occupation par excellence des hommes libres. L'action finit par s'en ressentir. La politique même, pour les Grecs, se réduisit trop souvent à la dialectique et à la rhétorique, où, autrefois comme de nos jours, triomphaient les sophistes et les démagogues. Politique et guerres intestines ont perdu la Grèce.

II. — Parmi les anthropologistes contemporains, celui même qui a le plus insisté sur l'influence des races est aussi de ceux qui ont le mieux montré combien les sélections sociales d'ordre militaire, politique, religieux, économique, sont prédominantes dans l'histoire, en particulier dans celle de la Grèce; si bien que les meilleurs arguments de cet anthropologiste se retournent contre sa théorie<sup>1</sup>. Est-ce une question de blonds et de bruns qui a causé les malheurs de la Grèce? Pas le moins du monde. Les causes morales et sociales ont tout fait. Voyez d'abord l'œuvre néfaste des sélections militaires. La guerre peut bien produire de bons résultats chez des sauvages, en triant les plus forts et les plus résistants, mais, chez les peuples civilisés, elle est ordinairement désastreuse : elle aboutit à l'extermination mutuelle des meilleurs et des plus courageux. Les Messéniens étaient de vrais Achéens qui combattaient avec le désordre et l'impétuosité des temps héroïques, et qui furent vaincus par la discipline spartiate; mais les pertes subies par les Spartiates eux-mêmes ne furent jamais intégralement réparées. D'après Théopompe, il fallut même, dès cette époque, altérer le sang dorien pour le

<sup>1</sup> Voir M. de Lapouge, *les Sélections sociales*.

perpétuer et donner des maris achéens aux femmes spartiates faites veuves par les armes messéniennes. « C'est à peu près l'histoire que l'on racontait autrefois au sujet de la noblesse de Champagne. La même altération fut plusieurs fois apportée au sang spartiate dans les siècles qui suivirent, quand la sélection militaire avait trop réduit la population virile<sup>1</sup>. » Après les guerres médiques, qui tuèrent fort peu de Grecs, vint la lutte sanglante d'Athènes et de Sparte. C'est, dit avec raison M. de Lapouge, un spectacle douloureux que cette lutte sans répit, « guerre de race entre Sparte doriennne et Athènes ionienne, guerre de principes entre Sparte aristocratique et militaire, Athènes démocratique et politicienne. » Mais comment prendre ici le mot race au sens anthropologique, alors que les Doriens et les Ioniens étaient au fond les descendants de la même race ? Toujours est-il que la période de 431 à 421 fut une suite d'éborgements de détail avec des batailles sanglantes. Cette histoire des guerres fratricides entre les divers peuples de la Grèce est-elle une leçon d'anthropologie ou une leçon de morale et de sociologie ?

Il en est de même de la sélection politique, et l'anthropologie est pour bien peu de chose dans le tableau qu'on nous en fait : « Lutttes de classes, lutttes de groupes d'ambitieux, meurtres, guerres civiles, proscriptions, les cités se déchirent au-dedans avec une férocité dont nous avons peine à nous faire une idée. Le régime révolutionnaire de 1792-93, le coup d'État de décembre et la Commune sont des crises isolées : à peu d'exceptions près, toutes les cités grecques ont vécu presque en permanence dans le tumulte et le sang. » La colonisation grecque, à son tour, est comparée « à une saignée constamment répétée. » Elle a contribué à débilitier la Grèce et à l'avilir. Seule, la sélection religieuse en Grèce trouve grâce devant les néodarwinistes, précisément parce qu'elle a été presque nulle. Le culte de Vénus, qui ne jetait « aucune défaveur sur l'acte sexuel », et le culte des ancêtres poussaient fortement au mariage et à la propagation. Chaque individu n'ayant d'autres moyens d'assurer le repos à son ombre que de laisser des enfants capables d'accomplir les sacrifices rituels, cha-

<sup>1</sup> De Lapouge, *les Sélections sociales*, p. 432.

cun était intéressé à laisser une postérité aussi nombreuse que possible, pour multiplier les chances d'accomplissement indéfini des rites<sup>1</sup>. Avec l'incrédulité vint la stérilité volontaire. On voit ici encore combien les causes intellectuelles et sociologiques l'emportent sur les causes ethniques.

L'art et la démocratie eurent pour premier effet sociologique de déchaîner le luxe. On nous le montre devenu prodigieux à l'époque classique et à l'époque romaine ; et la contagion fut d'autant plus facile que, la plupart des États vivant sous un régime à peu près démocratique, « le désir d'imiter plus riche que soi torturait davantage la classe aisée », peut-être même la classe pauvre. « On vit alors, comme chez nous, des écrins pleins et des berceaux vides ».

La ruine ne venait pas seulement des dépenses inutiles et de la contagion du luxe : il faut considérer dans quel état se trouvait alors la société économique. Elle comportait trois éléments : les riches, les travailleurs libres, les esclaves. L'industrie était presque tout entière pratiquée au compte des riches par les esclaves. L'esclave grec, dit avec raison M. de Lapouge, n'était pas à plaindre, il était mieux traité que l'ouvrier moderne ; son maître étant intéressé à son bien-être et à sa conservation, il avait plus de facilités que l'homme libre pour vivre et se reproduire. Mais l'organisation des ateliers serviles, qu'Aristote croyait si nécessaire, avait cet inconvénient de permettre la production à un prix très bas, qui maintenait au même niveau inférieur le salaire du travailleur libre. La classe ouvrière libre se trouvait donc, comme la classe riche, hors d'état de nourrir de nombreux enfants. « Aussi la voyons-nous s'éteindre, à partir d'une certaine époque, avec une extrême rapidité, à mesure que le nombre des esclaves allait croissant ».

Autre misère sociologique, plutôt qu'anthropologique : la migration des campagnes vers les villes. A Athènes, dès la plus brillante période de son histoire, on voit les ruraux, ruinés et dépossédés, affluer dans la ville et s'y employer comme ils peuvent. « Les thètes athéniens, incapables de lutter contre la concurrence du travail servile et les industries des métèques, n'ont plus pour vivre que le parasitisme

<sup>1</sup> De Lapouge, *les Sélections sociales*, p. 424.

politique. De là ces hommes libres que nous montre Aristophane, à la merci des politiciens, et attendant l'occasion de juger pour pouvoir vivre de leur salaire de juges! <sup>1</sup> ».

En somme, conclut-on, « il a fallu six siècles d'hellénisme pour préparer la splendeur de la Grèce. Au moment précis où tout est prêt, deux phénomènes simultanés se produisent, l'essor brusque de la brillante culture athénienne et celui de la démocratie, qui reçoit d'abord un lustre inattendu du développement des lettres et des arts, mais qui ne tarde pas à en tarir la source ». A mesure que la démocratie devient plus démagogique, les phénomènes de « sélection destructive » se succèdent avec une rapidité foudroyante.

Depuis les premiers temps helléniques, la période aristocratique avait duré six siècles au moins ; il avait fallu tout ce temps pour préparer la grandeur de la Grèce et le brillant essor d'Athènes. « La démocratie prit la puissance athénienne en pleine floraison ; en moins d'un siècle et demi elle eut tout détruit. » La réforme de Clisthènes, l'organisation des dix tribus et l'accession à la cité du premier ban d'étrangers et d'affranchis est de 510. L'établissement définitif de la démocratie par Aristide et l'ouverture de toutes les fonctions électives à la plèbe eurent lieu trente ans plus tard. La guerre de 461 est déjà une guerre de principes politiques. La guerre du Péloponèse éclate en 431. La prise d'Athènes est de 404. Le combat d'Haliarte, début des guerres thébaines, date de 398, la bataille de Mantinée de 362. La bataille de Chéronée et la suprématie de la Macédoine datent de 338. « La sélection politique avait fait son œuvre<sup>2</sup>. » Nous avons tenu à citer ces pages éloquentes où l'anthropologiste se fait moraliste et, sans s'en apercevoir, montre la supériorité des causes sociales sur les causes ethniques. La Grèce a été victime de ses propres erreurs et de ses propres fautes sociales ou politiques, non de la configuration ethnique de son crâne.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 426.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 442.

## CHAPITRE II

### LES GRECS MODERNES

Les Grecs de nos jours se considèrent, au point de vue de la race, comme les descendants des anciens Hellènes. Ce point a été fortement contesté, surtout par Fallmerayer. En 1851, à l'époque de la génération qui suivit son affranchissement, la Grèce proprement dite contenait environ un million d'habitants, et ce million, dont il fallait encore déduire 200 000 Albanais reconnus et 50 000 Valaques, représentait le résidu des plus complets bouleversements dont l'histoire puisse nous donner des exemples. L'ancienne Hellade se composait de cités entourées d'un petit district rural ; dans les guerres sans nombre qui désolèrent ce pays, le vainqueur triait tous les hommes en état de combattre, puis « vendait les femmes et enfants comme esclaves ». C'est la formule bien connue qui revient sans cesse dans les récits des historiens. La civilisation antique étant essentiellement urbaine, les citoyens, qui étaient en même temps des propriétaires ruraux, périssaient avec la cité<sup>1</sup>. Philippe extermine les Phocidiens, Alexandre les Thébains ; les Athéniens sont déportés en masse. Délos étant devenue le grand marché d'esclaves, les Romains, après la prise de Carthage et celle de Corinthe, y amènent jusqu'à 100 000 Grecs à la fois ; les simples trafiquants en conduisent parfois jusqu'à 10 000, qu'on vend en un seul jour. Les pirates et les usuriers romains se livrent, sur les côtes de la mer Égée, à une véritable « chasse à l'homme ». Plus tard, on voit la plus grande partie de la population qui restait émigrer à Rome pour y chercher fortune, et ce courant dure des siècles. Plus tard encore, Goths et Hérules incen-

<sup>1</sup> Voir M. A. Berthelot dans la *Grande Encyclopédie*, art. Grèce.

dient Sparte, Argos, Corinthe, pillent Athènes, égorgent ou emmènent en masse la population. Puis viennent les Visigoths d'Alaric, qui détruisent presque toutes les villes, massacrent les habitants ou les emmènent en esclavage. Bulgares et Valaques ravagent la Grèce à plusieurs reprises ; les Slaves s'établissent en divers endroits. A la fin vient le Turc. Il fait disparaître, autant qu'il le peut, les grandes familles byzantines qui pouvaient lui nuire ; il n'épargne que le paysan, dont il avait besoin pour se nourrir. Les classes supérieures disparaissent des villes ; les uns fuient à l'étranger, d'autres, qui sont restés, sont malmenés ou se font mahométans, passent même à l'ennemi. Les montagnes furent le refuge des moins soumis et des plus vaillants, ce qui augmenta le nombre des Klephtes. Montagnards et marins devaient être plus tard les héros de la Guerre d'indépendance<sup>1</sup>.

M. René Berthelot conclut de ces faits que les Grecs anciens ont été exterminés par les guerres et par les révolutions sociales, ou éliminés par la transformation du régime de la propriété. Leurs esclaves, d'après lui, ont fini par les remplacer. Nous avons vu que les Grecs, très humains, laissaient leurs esclaves fonder des familles, à tel point que Xénophon conseille de restreindre cette faculté. A mesure que les maîtres disparaissaient dans les guerres, les serviteurs durent les remplacer. La population composite résultant de ces mélanges était constituée à la fin de l'empire romain. Malgré l'introduction ultérieure des Slaves, des Albanais, des Latins, cette population forme encore la majorité des Grecs actuels. Il est donc exagéré de prétendre, avec Fallmerayer, que les Grecs contemporains descendent uniquement de Slaves grecisés. Ils n'ont qu'une certaine quantité de sang slave proprement dit et descendent des Grecs de l'Empire romain, par exemple de ceux du temps de Justinien. Ces derniers ont fourni environ la moitié de leur sang et ont imposé leur langue, leurs mœurs, aux autres éléments plus ou moins hétérogènes. D'après la carte ethnographique des pays grecs, publiée par la Société pour la propagation des lettres grecques en 1878, les Romains et les Serbes sont

<sup>1</sup> Voir *Ibid.*, le remarquable article de M. René Berthelot.

nettement circonscrits, les Bulgares dominant de Misch à Vorna, occupent même la partie nord-ouest de la Macédoine, la contrée qui a pour centre Philippopolis, toute la Thrace et le sud-est de la Macédoine. Le sud de l'Albanie, Chypre et enfin la Crète, objet de la dernière guerre, seraient en majorité hellènes; mais on voit qu'il s'agit d'un hellénisme de seconde ou troisième main, altéré par de très nombreux mélanges.

Une chose certaine, c'est que l'indice céphalique est monté en Grèce de 76 à 81 : le nombre des dolicho-blonds et même des dolicho-bruns y est donc devenu minime. Ce fait indique un changement profond du type : la Grèce est aujourd'hui brachycéphale, et par conséquent, au point de vue anthropologique, elle est en majorité ce qu'on appelle « celto-slave. » Nous avons vu qu'on trouve cependant encore, de tous côtés, mais à l'état de dissémination, les divers traits du type grec classique : nez droit, grands yeux bleus, belle chevelure blonde. M. E. Reclus, non sans y mettre quelque complaisance, croit reconnaître chez le Béotien d'aujourd'hui la même démarche lourde « qui faisait de lui un objet de risée parmi les Grecs » ; le jeune Athénien lui paraît avoir « la souplesse, la grâce et l'allure intrépide » qu'on lui reconnaissait dans l'antiquité. Les femmes d'Athènes, selon M. Gaston Deschamps, ressemblent plutôt à des figurines de Tanagra qu'à la Vénus de Milo, « avec une pointe de sauvagerie mutine » qui rappelle le voisinage de la race albanaise. En général, « leurs cheveux sont furieusement noirs et leurs yeux brillent sous le voile de longs cils ; leur teint est mat, légèrement pâli. » On admire d'ailleurs chez les femmes grecques la dignité calme, la vivacité de sentiment, la naïveté, l'entier dévouement à ceux qu'elles aiment.

Il est des ressemblances de mœurs, de coutumes, de genre de vie, qui traversent nécessairement les siècles, surtout dans les contrées où le mouvement de la civilisation moderne a été peu intense. Un pays de côtes et d'îles comme la Grèce favorisera toujours la vie maritime, et ses montagnes conserveront des coutumes qui remontent à des siècles. Mais ce sont là des survivances superficielles. On en peut dire autant des qualités ou défauts qui sont sous

la dépendance immédiate du genre de vie que le pays commande. La langue elle-même impose un certain pli, favorise tels modes de penser et surtout de parler. Il y a de la rhétorique dans les langues mêmes du midi, il y en a, nous l'avons vu, et aussi de la dialectique, dans la langue des Grecs. Mais, ici encore, nous sommes en présence d'héritages intellectuels, d'une éducation de la pensée et de la parole qui n'entraîne pas nécessairement les mêmes facultés profondes qu'à la grande époque hellénique. Juger les caractères nationaux d'après tous ces signes, ce serait juger d'après les dehors.

La Grèce moderne, n'a pu être radicalement transformée depuis son affranchissement; il lui reste donc plus d'une empreinte des temps malheureux. Les défauts traditionnels de la volonté grecque n'ont pu que s'augmenter par le mélange d'une forte quantité de sang slave et par la longue servitude que la nation a subie : légèreté, mobilité, horreur des grands efforts et surtout des efforts soutenus, propension à une paresse agitée et affairée, qui fait plus de bruit que de besogne. L'agriculture, chose trop pénible, est délaissée. Aimant mieux faire usage de son esprit que de ses bras, le Grec préfère le commerce, pour lequel d'ailleurs il a une grande aptitude. Outre des commerçants, la Grèce actuelle produit des banquiers, qui ne sont pas sans rappeler les qualités et défauts des banquiers israélites; elle produit des marins, des avocats et surtout des politiciens. Le plaisir suprême de ce peuple sobre, a-t-on dit, c'est de parler politique autour d'un verre d'eau, « depuis neuf heures du soir jusqu'à trois heures du matin ». Le Grec est le plus tempérant des Méridionaux; il boit beaucoup, mais il boit de l'eau; la nourriture d'un laboureur anglais suffirait en Grèce, dit About, à une famille de six personnes. Les anciens nous montraient déjà l'Athénien content d'une tête de poisson, d'un oignon, de quelques olives. Cette modération dans la manière de vivre subsiste encore aujourd'hui et constitue une des qualités de cette nation, tempérante et frugale par nécessité autant que par habitude. Pour la chasteté comme pour la sobriété, le Grec l'emporte sur les autres Européens. La natalité illégitime est très faible en Grèce, 12 sur 1 000, et, dans les campagnes, presque zéro. L'opinion est d'ailleurs très sévère à

cet égard : le mariage s'impose au séducteur sous peine de meurtre<sup>1</sup>. On ne badine pas avec l'amour.

La sensibilité grecque, comme celle de tous les Méridionaux, est éminemment irritable : éternelles sont les rancunes, terrible la *vendetta*. Sous ce rapport, Grecs, Siciliens, Napolitains, Corses et Espagnols se ressemblent. C'est peut-être aussi un trait de la race ibéro-ligure. L'humeur du Grec n'en est pas moins enjouée ; il aime les plaisirs faciles et qui viennent sans effort, la douce fuite des heures légères. A un voyageur qui lui demandait le pourquoi de ses occupations, un Grec répondit : l'heure passe<sup>2</sup>. L'Hellène est passionné pour la musique, la danse, les fêtes. Ses rhapsodes errants sont encore en bon nombre. Ses chansons populaires se chantent sur un rythme monotone et mélancolique, mais la mélancolie n'est guère que dans la musique. L'Hellène aime la représentation, il aime la gloire ; mais il a conservé le sentiment égalitaire des républiques. Les titres de noblesse n'ont pu s'implanter en Grèce : ils sentent l'orgueil, tandis que le Grec a simplement de la vanité. Et cette vanité est trop universelle pour créer des différences sociales.

L'élément pélasgo-ibérique, mêlé à l'élément slave, dans des pays longtemps asservis, engendre facilement des caractères renfermés en soi, défiants à l'égard d'autrui, surtout de l'étranger, peu communicables sous des dehors ouverts, préférant les lignes tortueuses à la ligne droite. Le *græculus* fut de tout temps accusé de mettre sa subtilité au service de l'intrigue.

La sociabilité de la race est toujours la même : le Grec est poli, hospitalier ; il est démonstratif, mais il ne se livre pas. De tous les peuples bavards et aimables, a-t-on dit, c'est « celui qui se révèle le moins à l'étranger qui passe. » Comme l'Italien, l'Hellène s'enivre de sa propre éloquence, mais, pas plus que l'Italien, il ne s'enthousiasme facilement. Il a un flegme démonstratif et loquace, si on veut donner le nom de flegme à cette verve qui se possède, à cette raison lucide que n'échauffe pas la chaleur des paroles. Les

<sup>1</sup> La natalité en général est élevée, quoique inférieure à celle de la Russie et de l'Allemagne. La mortalité est faible, 20 pour 1 000. Seuls les pays scandinaves offrent des chiffres aussi favorables.

<sup>2</sup> M. Gaston Deschamps, *la Grèce d'aujourd'hui*.

croisés de 1204, « prud'hommes et droicturiers », ne purent vivre en bonne intelligence avec les Byzantins. C'étaient cependant des races également spirituelles et ayant des points communs. Mais « elles sont séparées, dit M. Deschamps, par des différences fondamentales qui s'effaceront malaisément. » Dans les *Chroniques de Morée*, les compatriotes de Villehardouin, prince d'Achaïe, se plaignent de l'excessive subtilité du peuple trop ingénieux qu'ils ont conquis. Le Grec moderne a toujours l'esprit avisé, prévoyant, « inépuisable en ruses », qu'Athéné admirait chez Ulysse.

Ce qu'on vante le plus, et avec raison, ce sont les qualités intellectuelles des Grecs modernes. Il y a d'ailleurs ici des distinctions nécessaires. Le fait que, parmi eux, tous les gens cultivés entendent le français et l'anglais ne prouverait à lui seul qu'une facile assimilation des langues, qui se retrouve à un plus haut degré encore chez les Slaves. La vivacité intellectuelle, commune aux Slaves et aux Méridionaux, ne serait pas non plus une preuve suffisante de supériorité. Mais, soit identité partielle de race, soit plutôt effet de l'éducation et de la tradition sociales, le Grec moderne, comme l'ancien, est éminemment curieux; de plus, il aime la discussion, il s'y montre subtil et fin. Son imagination, comme celle des anciens Grecs, est alerte et colorée; il est spirituel; il a, dans la parole, l'aisance et la faconde. Il naît avocat, comme le Circassien naît soldat. Edmond About, qui s'y connaissait, trouvait aux Grecs de l'esprit autant qu'à peuple au monde: il n'est, ajoute-t-il, « aucun travail intellectuel dont ils ne soient capables. » Les ouvriers, en quelques mois, deviennent aptes à un métier difficile. Taine, à son tour, nous montre un village tout entier, prêtre en tête, interrogeant et écoutant curieusement des voyageurs; tous traits qui rappellent nos ancêtres galates comme leurs ancêtres grecs.

Un peuple aussi intellectuel ne pouvait manquer de s'ouvrir avec empressement à l'instruction moderne. Comment ne pas admirer cette soif de s'instruire si répandue en Grèce, ces villageois qui, malgré leur pauvreté, fondent des écoles, tiennent même « des classes en plein air »; ces étudiants qui, pour subvenir à leurs besoins pendant leurs études, exercent un métier, — sauf à être dégoûtés plus tard de toute occupation « non libérale »;

— l'initiative privée et les villes consacrant des sommes considérables à des fondations pour l'instruction publique, pour les sociétés savantes, les musées, les bibliothèques, les universités ?

En 1832, la Grèce n'avait que 75 écoles primaires élémentaires, 18 écoles primaires supérieures et 3 collèges. En 1892, elle comptait déjà 2 400 écoles élémentaires ou professionnelles, 80 écoles privées, 300 écoles primaires supérieures, 5 écoles ecclésiastiques, 5 écoles normales, 5 écoles nautiques, une école supérieure pour les jeunes filles, 35 collèges, une école polytechnique, enfin une université, avec des élèves venus de toutes les rives de la mer Egée. 86 p. 100 des hommes et 23 p. 100 des femmes savent lire. En 1832, il n'y avait d'imprimerie grecque qu'à Constantinople, Corfou et Zante. Dès l'année 1878, la Grèce comptait 104 imprimeries et 80 librairies et avait publié 1 479 livres de 1807 à 1877. Cet heureux pays possède maintenant plus de 50 journaux et près de 30 revues. La langue française est enseignée partout en Grèce, concurremment avec le grec classique. Notre esprit, notre littérature, nos arts, notre éducation sont beaucoup plus en harmonie avec le génie grec que ne le seraient ceux des autres pays.

Maintenant, n'y a-t-il point des ombres au tableau ? On reproche à toute cette instruction d'être quelque peu superficielle, de chercher plutôt le « bien dire » et l'apparence de la science que la science solide et les connaissances positives. La tradition hellénique est encore ici visible. On reproche surtout à cette instruction généralisée de ne pas être en rapport avec les besoins réels du pays et d'exciter dans les esprits des ambitions impossibles à satisfaire. Ce mal universel est plus sensible en Grèce qu'ailleurs, car il est favorisé par le caractère même de la nation ; et il y est plus dangereux qu'ailleurs, car une nation pauvre a plus besoin de travailleurs que de discoureurs. Dès l'année 1876, sur 2 634 étudiants qui encombraient l'université d'Athènes, la moitié à peu près, 1 281, était pour les études de droit, 867 pour la médecine. Athènes est une grande fabrique d'avocats inutiles ou nuisibles. Un certain nombre d'étudiants en médecine viennent compléter leurs études à Paris ou à Vienne ; après quoi, ils

ne veulent plus s'enterrer dans un village, fût-il sur les flancs sacrés du Pinde ou du Parnasse<sup>1</sup>.

Capo d'Istria, politique prévoyant, redoutait la trop soudaine et trop complète extension des connaissances modernes, surtout de l'instruction littéraire, chez un peuple ruiné, où l'agriculture et l'industrie manquent de bras, où la rhétorique ne fut toujours que trop en honneur<sup>2</sup>. Il prévoyait la poussée vers les carrières libérales et l'abandon des arts ; il s'opposait à la création d'un trop grand nombre d'établissements d'instruction supérieure, dispensateurs de diplômes, et même à celle d'un trop grand nombre d'établissements d'instruction secondaire ; il voulait multiplier les écoles pratiques et professionnelles : il voulait que la nouvelle Grèce vécût avant de philosopher. On sait comment des fanatiques mirent à mort cet « ennemi de la liberté et du progrès ». Aujourd'hui, tous les Grecs éclairés qui se préoccupent de l'avenir nous signalent les deux fléaux sociologiques qui sévissent en Grèce : extension du fonctionnarisme et accroissement de l'armée des déclassés. Tout Grec, ou à peu près, dit M. Nicolas Politis, croit que la principale mission du gouvernement est de donner une « place » soit à lui-même, soit à un membre de sa famille. Il y a une série de fonctionnaires attachée à chaque parti : ceux de l'opposition attendent le renversement du ministère pour prendre les places de leurs rivaux ; chaque parti ayant un état-major, dès son avènement au pouvoir tout son personnel est placé, « du premier préfet au dernier maître d'école. » Pendant ce temps, que font ceux de l'opposition, comment vivent-ils ? Ils végètent dans la misère et, n'ayant pas de métier, gagnent leur vie comme ils peuvent, en attendant le renversement du ministère et le triomphe de l'antistrophe sur la strophe. M. Politis nous apprend même que quelques-uns, dignes compatriotes du

<sup>1</sup> Voir, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1<sup>er</sup> mars 1887, l'étude de M. Émile Burnouf.

<sup>2</sup> L'agriculture, en Grèce, est restée rudimentaire, ainsi que l'industrie. Vainement on a de grandes forêts dans les montagnes ; on ne sait pas les exploiter, et on fait venir les bois de charpente d'Autriche, de Prusse, d'Italie, d'Allemagne. En outre, les bergers grecs prennent l'habitude d'incendier les forêts pour y conduire leurs troupeaux. « Le gouvernement assiste impassible au flamboiement des forêts. » (Voir M. N. Politis, *Revue de Sociologie*, 1894.)

sage Ulysse, ont soin d'avoir dans leur propre famille des membres qui sont du parti ennemi au leur, de sorte que, soit d'un côté, soit de l'autre, il y a toujours une *place* dans la famille. Quant aux déclassés, ils sont, pour la plupart, des jeunes gens instruits qui auraient cru déchoir en continuant le métier de leur père, métier plus ou moins manuel et « servile ». En Grèce comme partout, ils se font ou politiciens, ce qui est le plus conforme à la tradition athénienne, — ou journalistes, — une profession qui eût eu aussi à Athènes le plus grand succès ; ou encore socialistes, ce qui est propre à l'exercice de la dialectique. M. Politis nous apprend que bon nombre finissent en cour d'assises, s'évadent de prison et deviennent brigands, le brigandage n'étant autre chose que la forme revêtue en Orient par l'anarchie. Il est vrai que ces bandes de brigands, loin d'être elles-mêmes anarchiques, sont fort bien organisées, et forment « de petits états dans l'État ». Elles envoient « des circulaires », lèvent des impôts sous forme de rançons, délèguent des ministres plénipotentiaires au gouvernement « pour lui demander de fortes sommes », jusqu'à ce que le gouvernement, lassé de payer, leur livre enfin bataille. Il y a quelques années, près de Lamia, on a vu le fameux chef de bande Papakyritzopoulos, ancien élève de l'école préparatoire des sous-officiers, faire prisonniers, par un choix heureux, le procureur même du roi et le juge d'instruction, puis intimé au gouvernement l'ordre de retirer ses troupes, avec menace, en cas de refus, de tuer les prisonniers. Le gouvernement, sacrifiant les deux magistrats, se décida à poursuivre les brigands et à livrer bataille. Récemment, inquiet du nombre d'avocats sans cause ou de médecins sans clients qui dissertent à Athènes et ailleurs, le gouvernement grec a imposé des droits d'inscription à la charge des étudiants de l'Université, afin de débarrasser la Grèce d'un certain nombre de dialecticiens ou de politiciens. Mesure dont on ne saurait trop approuver la sagesse. A peine échappé à la domination turque, et sans apprentissage préalable, le Grec moderne a reçu d'un seul coup toutes les libertés qui, de nos jours, peuvent appartenir à un citoyen : liberté politique, suffrage universel, instruction publique, liberté de la presse ; beaucoup de Grecs prudents trouvent qu'une

arme n'est bonne qu'à qui sait la bien manier, et pour de bonnes fins. Il faut convenir que les libertés modernes sont particulièrement dangereuses en un pays qui a toutes les misères avec toutes les ambitions. La Grèce manque absolument de capitaux, ce qui n'empêche pas ses rhéteurs socialistes de faire des conférences publiques sur la « tyrannie du capital », une thèse que Gorgias aurait regret de n'avoir point connue. De nos jours comme jadis, c'est la politique et les politiciens qui ont perdu la Grèce. Écoutez tous ceux qui ont suivi de près les affaires de ce pays, ils vous diront que l'autorité, au lieu d'y être regardée comme la gardienne de l'ordre public, y est devenue un instrument au service des partis ; que, aux yeux de l'administration, une seule classe de citoyens mérite protection et sollicitude, à savoir les partisans du gouvernement : tout citoyen qui n'est pas rangé sous « la bannière gouvernementale » est considéré comme un « ennemi ». On ajoute que, l'administration étant tout, les députés ont une seule chose à cœur : se maintenir dans ses bonnes grâces. Nommés pour faire principalement les affaires de leurs électeurs, ils soutiennent les ministres qui les y aident. Quand on nous fait encore le tableau de l'ingérence des députés dans la nomination des fonctionnaires, choisis par faveur, devenus des agents politiques et chargés de la défense d'intérêts individuels ; quand on nous montre cette ingérence s'étendant à la distribution de la justice, grâce au droit qu'a le gouvernement de déplacer les magistrats et de les avancer ; quand, enfin, on nous décrit l'empiétement des députés sur les choses de l'armée, l'immixtion de la politique aboutissant à la désorganisation des différents services, à l'indiscipline et au favoritisme, les députés distribuant exemptions et dispenses, assurant même l'impunité aux déserteurs et aux insoumis ; le droit donné à tout officier de se présenter aux élections, la politique enfin présidant à la formation des états-majors, la politique plaçant ses favoris à la tête des armées, on comprend les désastres que la Grèce a subis et on entrevoit ceux qui attendraient, dans n'importe quel pays, les imitateurs de ce régime social.

Un des plus beaux traits du caractère grec, c'est l'amour

passionné pour la liberté et pour l'indépendance : on sait à quel héroïsme cette passion s'est élevée en notre siècle et, là encore, on reconnaît les dignes fils des Grecs. Descendants ou non des anciens Hellènes par le sang, ils le sont, a-t-on dit, au point de vue moral ; façonnés par le même milieu, héritiers de leurs traditions et de leur langue, ils peuvent, à l'exemple de l'Italie, être appelés un jour à un vrai « resorgimento », si l'on en juge par leur admirable essor depuis les quelques années qu'ils sont affranchis. Leur tort est d'avoir voulu marcher trop vite et, qui plus est, marcher seuls, sans le concours de l'Europe. C'était oublier que la politique internationale, aujourd'hui plus que jamais, est soumise à des conditions de solidarité. C'était oublier aussi que, dans notre vaste monde moderne qui lui doit ses sciences et ses arts, la Grèce est devenue matériellement trop petite. Déjà exigüe jadis, elle l'est encore davantage relativement à notre civilisation actuelle ; fût-elle habitée par la plus pure race hellène, elle aurait grand'peine à ressaisir son ancienne gloire. En outre, elle n'a plus aujourd'hui la situation privilégiée qui la fit profiter à la fois de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique : l'axe de la civilisation s'est déplacé. Enfin les conditions de la guerre moderne ont diminué, au profit du nombre, de l'armement et de la tactique, l'importance des frontières et défenses naturelles. L'Olympe et les Thermopyles ne sont plus infranchissables ; la Grèce n'est plus « le piège à trois fonds » dont parle Michelet ; où les hordes perses vinrent se perdre, les bataillons turcs, armés et commandés à l'allemande, ne peuvent que trop bien passer. Insuffisante est la population que les siècles ont laissée à l'Hellade : deux millions d'habitants environ. La sociologie en action des temps modernes opère sur une plus vaste échelle, avec un plus grand « volume » et une plus grande « densité » de population.

La politique a bien des retours, et les peuples qui veulent vivre ont bien des ressources. Si les circonstances lui redeviennent favorables, si elle sait se recueillir, se fortifier et attendre, la Grèce pourra un jour, comme on le lui a plus d'une fois prédit, retrouver la prépondérance maritime dans la Méditerranée orientale. Ceux qui ont confiance dans ses destinées, — et nous sommes du nombre, —

nous montrent les motifs de consolation qui lui restent dans ses malheurs, le côté généreux de ses plus folles entreprises, l'ardeur de son élan national, la mobilisation accomplie avec rapidité, soixante-dix mille hommes en peu de temps réunis, les réservistes répondant presque tous aux appels, personne n'élevant la voix pour se plaindre, malgré une interruption de six mois dans les affaires et dans l'administration de la justice; le pays donnant sans compter et consentant à tous les sacrifices d'hommes ou d'argent que le gouvernement lui demande; n'y a-t-il pas là les preuves des plus précieuses qualités d'abnégation? L'ardent patriotisme de ce trop petit peuple, la profonde unité des esprits, l'étroite fraternité qui unit les Grecs aux autres Grecs résidant dans la Turquie d'Europe ou en Asie, la « vie nationale » qu'ils vivent avec eux, « en dehors du gouvernement », la persuasion où ils sont de former une famille unique, l'orgueil de leur ancienne gloire, qui est leur vrai lien, l'entière confiance qu'ils ont dans les destinées de leur « race », tous ces traits montrent l'importance et la force des traditions de l'ordre moral et social, qui unissent réellement les esprits et en forment une même âme, malgré l'inextricable mélange d'éléments ethniques qui ont pu constituer le corps de la nation. S'il en est ainsi, les psychologues et les sociologues peuvent encore beaucoup attendre, en dépit de ses revers, d'un peuple qui a conservé, avec l'indomptable souvenir, l'indomptable espérance.

---



## LIVRE II

### LE CARACTÈRE ITALIEN

---

#### CHAPITRE PREMIER

##### LE PEUPLE ROMAIN

###### I

###### RACES, TEMPÉRAMENT ET CARACTÈRE DES LATINS

Avant les immigrations de la race blonde, dite aryenne, la péninsule italique était occupée par des populations probablement berbères. Les Berbères anciens étaient de race blanche, analogues aux Lybiens et aux Kabyles, répandus sur une grande partie du littoral de la Méditerranée. C'était la race méditerranéenne brune à crâne allongé ; les Etrusques eux-mêmes semblent avoir appartenu à ce type.

Les Latins proprement dits paraissent d'origine aryenne ou, si l'on veut, septentrionale. Un premier rameau scandinave se détacha de la souche commune et remplit le Nord, y compris la Gaule ; le second, qui devait peupler les contrées du Sud et de l'Ouest de l'Europe, était composé des nations qui, dans l'antiquité, étaient connues sous les noms de Thraces, d'Illyriens, de Ligures. La branche des Hellènes se dirigea vers le Sud-Est. Deux ou trois cents ans plus tard, les Italiotes prirent possession de la péninsule italienne, où ils se séparèrent en deux branches distinctes, Latins et Ombriens. Plus tard, enfin, vinrent en Italie, les Gaulois et les Celtes, qui occupèrent le Nord et formèrent les Celto-Ligures ; c'est l'élément inexactement appelé celto-slave, à crâne large. De nombreux « méditerranéens » bruns, à crâne long avaient occupé les côtes et le Sud. Le tout est aujourd'hui mêlé d'un reste des invasions septen-